LOUVAIN
L'ÉGLISE S^te PIERRE

D'APRÈS L'ŒUVRE
D'ALFRED
DELAUNOIS

7402 650

L'ÉGLISE ST-PIERRE A LOUVAIN

LOUVAIN

L'ÉGLISE ST-PIERRE

d'après l'œuvre d'Alfred DELAUNOIS

LOUVAIN
J. WOUTERS-ICKX, IMPRIMEUR-EDITEUR
76, Rue de Namur, 76
—
1915

L'Église St-Pierre à Louvain

*Reproduction d'une partie de l'œuvre d'*Alfred Delaunois

« Ces reproductions concernent spécialement ses interprétations sur l'église St-Pierre. — Tableaux appartenant aux musées belges et étrangers ainsi qu'à des collections particulières. »

Photos : Firme J. Van Grinderbeek, Louvain.

1. **Après un chant liturgique** (Église St-Pierre à Louvain).
Appartenant à la Collection particulière de S. M. le Roi Albert I.

2. **Le Christ légendaire** (Étude).
Appartenant à la Collection de M. Ferd. Van Herreweege.

3. **Messe à voix basse** (St-Pierre).
Musée de Trieste (Autriche-Hongrie).

4. **Nef de saint Charles Borromée** (St-Pierre).
Musée royal d'Anvers.

5. **Église St-Pierre.** Musée de Liége.

6. **SS. Pierre et Paul** (Fragment d'étude du tableau).
Musée de Barcelone (Espagne).

7. **Chapelles de l'église St-Pierre.**
Appartenant au Gouvernement provincial.

8. **Nocturne.** Collection de M. l'avocat Elie BURTHOUL.

9. **Le Christ noir.** Collection de M. VANDEN EECHOUDT.

10. **Vigiles à la mémoire de saint Charles Borromée** (St-Pierre).
Collection de la famille PONTHIÈRE.

11. **Allocution à la chapelle des confréries** (St-Pierre).
Collection de M. l'avocat Elie BURTHOUL.

12. **Un Soir** (Reproduction *Meister der Farben,* Seeman, Leipzig).
Collection GOODT.

13. **La tombe d'Henri I, duc de Brabant** (St-Pierre).
Musée de Gand.

14. **L'Heure vespérale** (St-Pierre).
Musée de Buenos-Ayres (Argentine).

15. **Un rayon de Soleil** (St-Pierre).
Musée du Luxembourg (France).

16. **Messe pontificale à la glorification de la sainte Marguerite** (St-Pierre). Collection de M. J. BOSMANS.

17. **Un rayon de Soleil dans la chapelle sainte Anne** (St-Pierre).
Collection de M. E. GILBERT.

18. **Coin de l'église St-Pierre à Louvain.** Musée de Huy.

19. **Pèlerins dans une nef de l'église St-Pierre.**
Collection de M. BRICOURT.

20. **Nef latérale et le Christ aux Épingles.**
Collection de la famille de feu le ministre DE BURLET.

NOTICE

En regard de tableaux des plus typiques reproduits par la photographie, nous avons cru devoir cataloguer des extraits de journaux et de publications où des maîtres de la critique, des écrivains expliquent sommairement les idées qui les ont provoqués, capables de faire revivre le milieu qui les a vus naître.

POUR ALFRED DELAUNOIS

Je reviens de Louvain, le cœur brisé..... mais l'âme plus ardente !

Hier j'ai pleuré avec vous l'irréparable : aujourd'hui je songe avec fierté que grâce à votre grand caractère, grâce à votre passé de pieux évocateur de silence et de paix, nous pourrons encore ennoblir notre âme et épurer par le souvenir notre beau rêve de Justice.....

Vous connaissez mon admiration fervente pour votre œuvre, mon très cher Delaunois.

Depuis que mon cœur s'est épris de la sainte fièvre de l'Art, je vous ai connu, je vous ai aimé dans ces pages ennoblissantes dont le pur artiste que fut mon père avait, maintes fois en notre foyer, exalté la mystérieuse puissance et la fière intégrité.

Combien d'heures inoubliables, depuis qu'une amitié presque fraternelle nous fait bien souvent communier dans les mêmes aspirations, n'avons-nous pas vécues dans le bienfaisant silence de votre sanctuaire où votre belle vie d'artiste s'écoule dans la pureté des heures et dans la patience du labeur et de la méditation..... Et toujours, on vous quitte, le cœur gros de regrets !..... Il y a tant d'inexprimé qui flotte autour de votre art magnifique, tant d'inspirations, tant de nobles inquiétudes qu'il insinue, qu'il infiltre en nous.

N'est-ce pas d'ailleurs par la beauté de votre rêve et de vos sentiments, par cette vérité rayonnante et communicative de vos substantielles pensées, par toute la noblesse

foncière de votre être que, d'emblée, vos signalés débuts vous ont ouvert une place de choix parmi l'élite artistique ?

Et tout ce que votre conscience et votre art ont créé avec la plus indiscutable sincérité ne prend-il pas, en ces heures de deuil et d'épreuve, la signification d'un legs princier d'amour et de piété filiale ?..... Purs trésors, souvenirs bénis que votre cœur généreux verse au patrimoine historique des richesses accumulées par les générations successives des vrais créateurs de beauté.

Voilà pourquoi, j'aime à vous redire, aujourd'hui, ce que votre œuvre a suggéré et confirmé en moi : une conviction inébranlable en la pureté et la noblesse comme sources essentielles de la valeur artistique.....

La Noblesse dans l'art : cette souveraine puissance des œuvres qui par le souffle vivifiant de l'idée et du sentiment mènent vers les sommets parce qu'elles communiquent à l'âme de tous, les frémissements des entrailles de celui qui les a conçues !

Et c'est vraiment cette même pureté totale, cette noblesse essentielle qui imprègne l'œuvre héroïque et immortelle de Constantin Meunier, votre maître. C'est d'un pareil idéal que s'inspire le rêve du disciple selon son cœur, le vôtre donc, mon cher Delaunois, puisque par un privilège insigne vous fûtes le doux et silencieux confident des préoccupations mystiques de ce grand et très pur apôtre des humbles. C'est toujours avec des sentiments d'une telle qualité que l'art pétrit et anime la froide matière pour faire surgir et perpétuer ses miracles d'impérissable beauté.

FERVANGE.

12 octobre 1915.

SOUVENIRS

A ALFRED DELAUNOIS

Mon ami, — l'avouerai-je ? — je n'aimais pas Louvain. J'avais comme excuse en y arrivant, il y a six ans, de ne vous point connaître. Il ne faut pas m'en vouloir. Mon pays wallon est rieur et mélancolique. La courbe des collines dessine une ronde autour de ma ville natale. Chez nous il y a des routes capricieuses, des ruisseaux torrentiels, des vergers pleins d'ombre et de soleil. Il y a des pommiers comme dans les images de Donnay et des espaces de bruyère comme dans les poèmes de Thomas Braun. Il y a des ponts complaisants qui prennent les routes sur leur dos ; il y a des houillères et des terrils, des corons dans des halos d'or, des bois remplis de framboisiers sauvages et de myrtilles, des écluses au bord de l'eau, des maisons dont le seuil est ouvert comme un cœur accueillant. Chez nous il y a des femmes en coiffe à bavolets et de jeunes hommes qui jouent aux quilles avec grand fracas, le dimanche après grand'messe.

Il y a des joueurs d'accordéon et des processions de Fête-Dieu, des clochers qui ressemblent à des pigeonniers et des colombiers ouvragés comme des clochers. Dans mon pays, il y a toutes les images de mon enfance et les souvenirs de ma jeunesse, le paysage sur lequel s'est modelée mon âme, et la sensibilité de ma race qui m'a fait un cœur prompt à souffrir. Tout homme cherche sur une figure étrangère les traits de sa fiancée ou de sa mère ; et votre pays ne ressemblait pas à mon pays.

Le dimanche, à la fenêtre de ma cellule, j'écoutais sans plaisir monter jusqu'à moi les notes grêles du carillon de St-Pierre. Pour qui a connu les teintes chaudes et changeantes de l'ardoise, les tuiles rouges semblent bien durement coloriées.....

Quels sont ces arbres maigres immobiles sous le ciel bleu ?

Nulle farandole ne trouble le silence dominical. Un capucin tourne une rue et disparaît. Deux vieilles en mante noire sont arrêtées sur la place. Un bourgeois endimanché salue monsieur le notaire.

Au loin une cloche de couvent sonne l'Angélus du midi. Et tandis que je me signe, le Frère Vincent entre chez moi. Il a sous le bras un carton avec des dessins et il me dit : « Tu n'y connais pas grand'chose, mais tu devrais venir avec moi, visiter l'atelier de Delaunois ».

Voilà, mon ami, comment je vous ai connu.

L'enfant connaît bien le pont qui traverse la rivière, parce qu'il ressemble à celui du jeu de l'oie. Il connaît les tropiques par le naufrage d'un petit garçon qui, sur une image d'Épinal, toucha une île merveilleuse. Ainsi j'ai connu par vous qu'un horizon à peine ondulé où fuit, en diminuant, la double rangée d'arbres d'une chaussée, est émouvant à l'égal d'un confin boisé. Cette terre est pathétique sous un ciel nuageux et recueillie dans la paix allongée des soirs. Mon pays a la douceur étonnée d'une petite fille ; celui-ci est grave, il livre moins vite son cœur taciturne, mais, avant d'apprendre à l'aimer, peut-être n'avais-je pas regardé son ciel. En vérité, ses couchants y ont parfois grande allure et le vent qui souffle dans vos nuages tumultueux ne donne nulle part ailleurs je crois, si ce n'est sur nos Fagnes, d'aussi superbes effets.

Vous m'avez montré le béguinage de Louvain, des intérieurs d'église où les Christ sont, à la mode flamande, habil-

lés de longues robes, et ces vieux quartiers de la Dyle où Meunier, votre maître, s'arrêtait longuement, m'a-t-on raconté, pour voir travailler les tanneurs.

En ce temps-là des maisons s'alignaient le long des rues. Des étudiants aux terrasses des cafés proclamaient que l'étude est une bonne chose. Il y avait, aux jours de fête, des fanfares et des étendards bariolés. Les soirs d'été, je vous ai rencontré parfois, le carnet de croquis sous le bras. Je m'étonnais de découvrir tant de beauté à des choses qui me laissaient autrefois indifférent.

C'est, sans doute, que je les voyais à travers vous, comme on voit la Bigorre à travers Francis Jammes ou l'Ardenne à travers Frédéric. Je songeais à votre œuvre immense, à son austérité qui me fit croire autrefois que vous portiez une grande barbe blanche, alors que vous ressembliez à ce jeune étudiant espagnol qui nous croisait, dont les cheveux étaient moins noirs que les vôtres et le teint moins basané. Mais de tous les souvenirs que j'évoque, ô mon ami, celui-là m'est le plus vivant d'une visite que nous fit Auguste Donnay.

Dans l'église St-Pierre où nous l'avions conduit afin qu'il confrontât ses impressions avec votre œuvre, il s'arrêta longuement. La dernière messe était dite. Une pauvre femme en cheveux suivait le chemin de la croix. Est-ce elle qui venait de suspendre cette cire blanche en ex-voto pour son enfant malade ?

Jamais peut-être ne m'est apparue, comme ce matin, la grave beauté de cette église que vous nous avez appris à aimer. Quelle simplicité et quelle grandeur ! Comme elle résume bien la foi du peuple, avec ses images peintes, ses vierges dorées, ses vitraux, ses chapelles merveilleuses dont chacune a son histoire !

Je revois surtout le Christ noir, à la robe rouge duquel, coutume touchante, les femmes du peuple venaient piquer

des épingles. « Seigneur, souvenez-vous de ma pauvreté ; Seigneur, souvenez-vous de ma détresse ; Seigneur, souvenez-vous de ma souffrance ! Je viendrai retirer l'épingle quand vous m'aurez exaucé..... »

Il y avait aussi ce Christ légendaire auquel un voleur sacrilège tenta de ravir la couronne. Mais une des mains se décloua d'elle-même, dit-on, et depuis des siècles reste pendante en témoignage du prodige.

Je me souviens que Donnay s'attarda devant un Thierry Bouts dont la naïve vérité l'émerveillait. Semblable au vieux maître qu'il admirait, il nous donnait devant le triptyque de saint Érasme, la leçon de la vie patiente et probe, du travail obscur loin de la foule, de l'humble vie à laquelle suffit son idéal, de l'œuvre consciencieuse et des lentes élaborations, maximes qui vous sont chères.....

Que ressentait-il, le soir même, regardant à travers votre œuvre ce qu'il avait longuement contemplé le matin ? Mystérieuse transposition ! Ce que son désir avait créé, l'art soudain — et quel art — le concrétait à ses yeux. Nous étions dans votre atelier dont les vitraux jaunes tamisaient la lumière. Une joie silencieuse tournait nos regards vers un panneau que vous veniez de rouler devant nous. C'était une nef d'église, estompée d'encens et d'ombre.

Le chœur allait se pointiller d'étoiles d'or, les orgues remuer l'air assoupi et quelque vieux prêtre en chape gravir les degrés de l'autel pour la bénédiction du soir.....

Et je me souviens que, l'âme recueillie, nous nous taisions, évoquant au son d'un carillon lointain, l'église Saint-Pierre, joyau de votre œuvre, à laquelle s'ajoute aujourd'hui l'inestimable prix du souvenir.

P. Fr. Hugues Lecocq,
Dominicain.

EXTRAITS

L'Indépendance Belge,
79e année, nº 109, 18 avril 1908

ALFRED DELAUNOIS

L'art d'Alfred Delaunois est celui d'un homme profondément attentif au sentiment des choses ; c'est un psychologue et on peut dire qu'il sait lire dans le visage de la terre aussi bien que dans le visage des gens. Ce qui fait que certainement chez lui les paysages et les figures représentent autant d'états d'âme. Mais toujours ces états d'âme se rapportent, plus que chez la plupart de ses contemporains, à son propre tempérament ; et bien que la diversité de ses interprétations soit grande et positive, on y sent percer sans cesse avec un pareil degré d'intensité l'émotion personnelle de leur auteur : une émotion religieuse d'une sincérité éloquente qui drape les choses et les êtres dans un charme étrange et quasi fatal.

Delaunois est donc le plus mystique de nos peintres, le seul authentiquement mystique, car nous avons chez nous de faux mystiques ou des mystiques intentionnels... Pourtant ce mysticisme n'est pas celui qui, dépouillant l'individu de sa volonté, le laisse aller à la dérive dans le flot de spéculations excessivement abstraites et lui fait entrevoir le monde sous l'apparence évasive des pures fantasmagories spirituelles où les objets inanimés ou actifs constituent le pâle reflet de leur forme véritable, théorie qui est l'exagération des principes de Platon quand il reconnaît dans les

choses qui nous entourent ou que nous sommes la très lointaine et vague filiation de ce qu'elles étaient à l'origine.

Non, Alfred Delaunois est un incontestable réaliste; toutes ses œuvres sont inspirées de la nature, constituent même de scrupuleuses copies de celle-ci, puisqu'on ne découvre jamais dans toute la production de ce jeune, très jeune maître, un seul ouvrage reposant sur l'abstraction ou visant à l'allégorie ou à la philosophie. Néanmoins, tout ce qu'il exécute respire la religiosité la plus ardente, tend à proclamer la puissance de cette religiosité, tout uniquement parce que sa forte croyance lui fait considérer tout comme un don de Dieu. Toutes ses toiles, tous ses dessins sont remplis de cette présence invisible, mais singulièrement suggestive, de la divinité ; et cela confère à ses créations une attirance qui surgit, qui suinte serions-nous tentés d'écrire, du mystère, de la singularité qui tisse sur la trame de sa ferveur sa vision pénétrante.

Même quand il met l'homme en scène, on devine que c'est selon la conscience de l'artiste, la volonté d'une vertu suprême qui le fait agir et le soumet à sa loi. Dans un paysage de Delaunois, cette force est presque aussi évidente ; et c'est elle qui communique le pathétisme qui nous trouble quand nous le contemplons. A peu près tous les panneaux de l'innombrable et prestigieuse série du *Pays monastique*, commencée, il y a des années, commencée aux débuts mêmes de l'artiste, sont, croirait-on, hantés par la présence des moines des monastères d'autrefois, ces moines qui cultivèrent autrefois les plaines valonneuses de la contrée louvaniste, et, dans l'idée de Delaunois, travaillèrent ce sol comme si le Seigneur lui-même leur eût ordonné de le rendre productif et de le faire fructifier le plus possible pour sa gloire à lui et la subsistance de ses fidèles...

N'est-ce point un drame auquel nous font assister les *Jours orageux ?* Ces nuées furieuses qui s'amoncellent dans le ciel houleux ont l'air de se précipiter sur la planète avec la véhémence de combattants ; elles secouent les grands

peupliers sévères et descendent à l'horizon pour tout anéantir et emporter. Là dedans, Delaunois a instinctivement marqué que la puissance divine est formidable et que rien ne résiste à ses décrets, puisque sa fantaisie peut tout détruire et bouleverser. Ce n'est point là un symbole voulu par le peintre ; chez lui, il n'y a rien de prémédité, de préconçu : la signification de ses œuvres résulte de l'impression subie, du propre langage du spectacle observé, de la haute et simple conviction avec laquelle ce spectacle a été rendu.

L'énergie inconnue qui anime les plantes et les fait pousser dans l'espace, le charme fatal qui pare la terre où cette énergie est latente, tout cela est exprimé avec austère mélancolie dans *Un après-midi ;* dans cette troublante *Rentrée au Couvent ;* dans cette plaine effarante et désolée où *Passe un Nuage ;* dans *Une Route au Crépuscule ;* dans ces champs d'été, aux blondeurs pâles, hymne de gratitude à ce pouvoir occulte qui mûrit les blés pour le bien-être des hommes, un hymne cependant sans éclat, car la ferveur du peintre ne lui permet pas de connaître la joie débordante et trop matérialiste, trop panthéiste pour un artiste qui voit l'esprit de Dieu en toute chose ; dans ces chemins antiques, que, par la volonté du Tout-Puissant, les hommes, à travers les temps, ont sillonnés pour aller *Vers les Bourgs* sous des nuages qui, au-dessus de leur tête, sont comme autant de menaces ; dans ce *Déclin du Jour,* où l'on se plaît à deviner le son des cloches, qui, demain matin, de leurs accents redevenus joyeux, diront aux paysans le retour de la lumière et du labeur quotidien.

Si, maintenant, quittant ces campagnes tendrement mystiques, nous pénétrons dans les saintes demeures où s'abritent Dieu lui-même et ses servants, nous aurons une plus nette conception de toute la religiosité franche et émue du peintre. Dans ces monastères, on songe vraiment au calme absolu imposé par les règles monastiques. *Silentium claustro !* nous dit notre souvenir. C'est le silence total, le silence de la méditation où la prière même, à certaine heure, accuse

encore le défaut de tout bruit. Les architectures ont leur âge ; leurs murs blancs et livides s'offrent à nous, tels des visages qui ont beaucoup veillé et beaucoup médité, et les pierres dont ils sont construits ont l'usure des siècles. Les moines, les sœurs qui passent sont ainsi que des âmes, et il semble que si les corps, à travers les temps, changent sous ces robes blanches ou noires, les cœurs et les esprits, depuis toujours, sont inchangeables et toujours identiques.

Nous songeons à cela en regardant : *Le Cloître, Nef d'église l'après-midi, Femmes recueillies, Les Ames solitaires, Un Couloir chez les Sœurs hospitalières.* Mais où Alfred Delaunois atteint à la plus haute expression de son talent à la fois si humain et si céleste, c'est dans les interprétations de l'église St-Pierre, à Louvain, une église qu'il a approfondie pittoresquement et qui lui est aussi familière que Notre-Dame l'était à Claude Fiolo. Ce temple lui a fourni les sujets de ses œuvres les plus étonnantes, et il continue à l'exploiter comme une mine précieuse et favorable où ses efforts le conduisent vers des réalisations les unes plus remuantes que les autres. Dans la *Chapelle des Confréries,* il rassemblera quelques fidèles qui, muets et attentifs, écoutent l'allocution du prêtre ; à l'ombre d'un pilier prient, assises et abîmées, des *Femmes recueillies ;* dans une travée se disent des vigiles à la mémoire de saint Charles Borromée ; *Un soir à l'église,* la nef latérale présente à nos yeux subjugués la perspective magistrale et ombreuse de ses hautes voûtes gothiques.

Partout, les piliers et les colonnes majestueusement dressent vers les croisées d'ogives leurs perpendiculaires de pierres chaulées et vertigineuses ainsi que des abîmes ; les jeux des ombres et des lumières tissent le mystère autour de nos pensées rêveuses ; les odeurs d'encens montent et se répandent et mêlent leur gaze irréelle au tissu polychromé et somptueux que la clarté du dehors enchâsse à travers le décor translucide des fenêtres. La féerie donc, dans certaines travées, se mêle au mysticisme ; on sent sur ses épaules l'humide manteau que jette sur nous, dès notre entrée, la

fraîcheur séculaire des antiques vaisseaux chrétiens. On est tenté de prêter l'oreille au bruit sourd et marmottant des prières, des chaises qu'on recule, de la sonnette de l'officiant invisible et des voix des chantres qu'on devine... Et c'est tout le mystère du rituel et de la croyance dans la ténèbre tutélaire et enveloppante des architectures d'autrefois.

En ses toutes dernières œuvres Delaunois a mieux encore saisi la lumière diffuse et vaporeuse qui nimbe les parties intérieures de ces architectures ; ainsi, son flottement, où la caresse du rayonnement des vitraux de couleurs semble décomposer tout le prisme le long des piliers successifs, est d'une délicatesse surprenante dans le *Rayon de soleil en la chapelle Sainte Anne ;* aussi dans *Après un chant liturgique à Sainte Catherine,* où la lumière dorée qui inonde la travée du fond possède la fluide finesse que Jean Van Eyck a mise au fond de l'intérieur d'église romane où il a situé l'*Annonciation* de St-Pétersbourg. Il est dommage que dans cette œuvre magnifique un défaut de mise en page blesse l'œil.

Selon nous, le sens du dramatisme est supérieurement attesté par le *Christ noir ;* ici la nef gothique est d'une grandeur colossale et farouche, les pierres mêmes de ces piliers moulurés de nervures sobres, de ces arcs à tiers points paraissent respirer. Il semble que toute la vie de ce lamentable Sauveur crucifié, dans sa robe rouge, au pilier de gauche, se soit infusée aux pierres...

Et ce Nazaréen d'une humanité si troublante est l'évocation de tout le drame chrétien, de toute la Passion. Rarement, on a atteint à une expression morale si haute et si grandiose qu'en cette vaste œuvre.

Cette psychologie de Delaunois lui permet aussi, en beaucoup de physionomies prolétariennes, de scruter l'âme et le cœur de ses modèles avec une âpreté inflexible et une vie intense, tout comme elle parvient à lui faire dire le sentiment des gens humbles et besogneux à travers le visage de leurs modestes logis silencieux ou de leurs jardinets, ordonnés selon la lumière du jour ou du crépuscule. Ah ! la poétique

attirance des *Ombres silencieuses !* Et c'est toujours l'émotion la plus communicative, la plus baignante, la plus délicate qui vous enveloppe dans la séduction que les choses ont en elles et que Delaunois sait si personnellement dégager, toujours avec un accent mystérieux et parfois effarant.

Le métier de l'artiste lui-même est singulier, ou bien raboteux, ou chipoté ; ici primesautier, là viril, laborieux ; parfois pesant, appuyé, parfois nerveux et cossu, mais constamment volontaire et plein du reflet de la ténacité du maître ; la couleur également, fréquemment crue et acide, ajoute au caractère pénétrant de l'émotion de cet artiste qui met tous les procédés au service de sa vision : confondant aquarelle, pastel, huile et gouache, mêlant le travail du pinceau et du crayon à celui de la plume et du fusain, dorant ses fonds en étendant de la gomme là où il croit que son brillant accordera une plus grande valeur à certaine nuance ou à certaine forme. Avec ce métier presque barbare en mainte circonstance, il arrive à donner à la matière des choses, sa vraie substance, tout comme il sait introduire par sa ferveur et sa conviction dans ces choses-là son sentiment et nous le faire comprendre.

SANDER PIERRON.

Extrait du livre *Les Artistes de la Pensée et du Sentiment*

ALFRED DELAUNOIS

Depuis les maîtres du xv^e^ siècle, nul peintre de chez nous n'a su, mieux qu'Alfred Delaunois, exprimer le mysticisme religieux dans ses œuvres, car nul ne l'a mieux compris dans son essence, nul ne s'est mieux attaché à analyser, jusque dans ses profondeurs les plus intimes, la vie des âmes qui prient, et n'a réussi à rendre de façon plus émo-

tive, l'ambiance de recueillement qu'elles créent autour d'elles.

Il trouve à Louvain, où il fut amené tout enfant, les éléments propres à la réalisation de son idéal, le catholicisme savant des maîtres de la théologie comme la fervente austérité des cloîtres, les aspirations élevées des âmes patriciennes comme les humbles prières des pauvres, les graves accents de la liturgie comme les simples cantiques des petits enfants.

S'il a choisi l'église St-Pierre, de préférence à toute autre, pour synthétiser l'idée religieuse, c'est qu'elle correspond plus parfaitement à sa vision d'art.

Il a pu nous en donner exactement, non seulement la physionomie matérielle, malgré les multiples difficultés de la perspective et de la lumière, mais en exprimer l'âme et le sentiment qui s'en dégagent. Pour y arriver, rien n'a paru négligeable à l'artiste qui s'est efforcé de noter le moindre détail avec soin, et de le faire servir à l'intérêt de son œuvre.

Les nefs de l'église St-Pierre ne sont si larges que pour arriver à contenir toutes les aspirations de l'humanité, si hautes que pour qu'elles puissent s'y élever plus près du Ciel.

On sent que la prière sainte de ses vieilles murailles s'enroule autour de ses énormes pilastres, prosterne sa ferveur au pied des autels, s'agenouille en suppliante, dans les angles obscurs de la vieille basilique ou s'épanouit dans la lumière, sur le front des bienheureux en extase, dans les verrières aux coloris somptueux.

Nulle part, croyons-nous, l'artiste n'est arrivé à donner une synthèse plus complète de l'église médiévale que dans les *Heures Vespérales*, œuvre acquise récemment par le Musée de Buenos-Ayres ; le métier en est largement traité et l'architecture y possède un caractère de solidité remarquable, qui se dénote dans les pilastres forts et inébranlables comme le dogme. L'humanité y est représentée par un groupe de fidèles perçus dans les lointains, auprès d'un bouquet de flammes s'échappant des cierges allumés sur l'autel.

La chaire de Vérité, en vieux chêne, située au centre du temple, y occupe une place proéminente, car c'est de là que la parole évangélique tombe, comme la bonne semence, dans les cœurs.

La croix qui la surmonte est, elle aussi, spécialement en vue et on la retrouve, toute auréolée de lumière, sur le grand vitrail du chœur. Ne faut-il pas qu'elle soit vue de partout, par cette humanité douloureuse ou coupable qui doit toujours être consolée ou pardonnée ?

Une clarté vive symbolisant celle de la Foi pénètre dans les nefs latérales, fait étinceler les larges verrières coloriées ; s'en vient nuancer les feuilles et les floraisons gracieuses du jubé, qui s'enlacent comme les festons d'une merveilleuse dentelle gris perle, légèrement teintée de vert, de mauve et de bleu, tandis que l'heure du crépuscule imprègne la vieille basilique du recueillement ému et profond des âmes. Pourtant, c'est dans *Une nef d'église, un soir*, qu'Alfred Delaunois a su rendre, le plus parfaitement, l'atmosphère de profonde mysticité qui enveloppe le Sanctuaire, à l'heure où les ombres du soir s'amoncellent en haut des voûtes, s'épandent en un moelleux tapis, sur ses larges dalles, en remplissent les moindres encoignures et font ressortir la blancheur des statues, qui nous apparaissent, tels de pâles fantômes préposés à la garde de la basilique.

Une étoile, indice de l'heure nocturne, est suspendue à l'une des clefs de voûtes et son rayonnement salue, au passage, la procession des fidèles groupés au fond de la nef et dont la prière s'exhale avec la lueur des cierges qu'ils portent : c'est l'humanité qui vient s'agenouiller, avec le soir, au pied de son Dieu.

Au premier plan, un écusson historique se détache sur un pilier blanc et une humble chaise de paille attend le fidèle épris de solitude qui viendra chercher dans ce coin recueilli la consolation de la prière, car c'est ici que les âmes souffrantes aimeront à venir se prosterner au pied de la douloureuse figure du Crucifié, à la longue robe de velours rouge,

dont l'agonie a surpassé nos angoisses les plus douloureuses. Celui-ci nous apparaît plus émouvant encore, à cause de l'inclinaison de son bras droit détaché de la croix comme pour rendre plus pressant l'appel qu'il fait à ses frères. La légende rapportée au sujet de ce crucifix du XVe siècle veut que ce bras se soit miraculeusement détaché, pour arrêter, dans son acte sacrilège, un voleur tentant d'enlever la riche couronne d'or dont la piété des fidèles avait orné la tête du Sauveur.

Alfred Delaunois a su, grâce à de merveilleux clairs-obscurs, rendre admirablement la physionomie du *Christ noir*, dont les pieds sont baignés dans la lumière d'une petite veilleuse, et qui se détache, poignante, dans l'ombre lugubre qu'elle projette sur le pilier blanc. Un peu plus loin, une frêle statue de la Vierge, habillée de bleu et adossée au mur, jette une note douce dans toute cette scène d'une âpre mélancolie.

Combien d'âmes sont venues épancher ici leur âme ! Combien de pleurs ont été répandus au pied du grand Christ agonisant !

Nul ne le sait. Delaunois a pu rendre l'atmosphère, à la fois douloureuse et résignée, qui se dégage de la pénombre silencieuse et contraste avec la pieuse allégresse de la nef brillamment éclairée, où les fidèles processionnent en chantant.

Dans *Après un chant liturgique dans la chapelle Ste-Catherine*, acheté, en 1910, par le roi Albert, à l'Exposition de Bruxelles, le symbolisme du peintre se révèle, encore une fois, dans la vêture de la Bienheureuse, dont la robe rouge rappelle l'amour mystique qui la conduisit au martyre, le vert de son manteau et le bleu clair du fond du rétable, l'espoir des félicités célestes.

Enfin, les vapeurs de l'encens mêlées aux clartés dorées du sanctuaire, donnent un aspect immatériel au marbre blanc qui figure, au haut de l'autel, la sainte s'élevant, entourée de nuages, vers le Ciel. Il est midi, quand *Un rayon*

de soleil dans la chapelle Ste-Anne s'infiltre à travers la riche verrière, dont il emprunte la coloration superbe, pour venir caresser l'autel et le sol ; enflammer la couronne d'or qui ceint le front de Ste Anne habillée d'un superbe manteau fleurdelisé ; faire jaillir les étincelles des candélabres et des ornements précieux ; orner d'un nimbe lumineux, l'humble bonnet blanc des pauvres vieilles, qui exhalent, dans leurs simples prières, la foi robuste de leurs âmes.

Le brun sombre des bancs tranche fortement sur la clarté éblouissante et colorée qui s'accroche à la voûte gris-bleu et, s'emmêlant aux effluves de la prière, produit cette atmosphère de joie supraterrestre qui s'exhale des mystiques ferveurs.

Comme on le voit, Alfred Delaunois est un superbe luministe dont la maîtrise s'affirme encore dans *Avant la Messe pontificale dans la chapelle Ste-Marguerite,* où toutes les pompes de la liturgie sont superbement rehaussées par l'éclat d'un soleil brillant dont les rayons affluent dans l'église et rendent plus éclatant le rouge ardent des oriflammes, sèment des taches de lumière sur les robes des enfants de chœur, sur les chasubles des prêtres et de la poussière d'or sur le gris-bleu des voûtes, tandis que le feu de multiples bougies et l'enluminure des saintes images rehaussent la magnificence du lieu où réside *Celui qui est la lumière et la vie.*

L'œuvre intitulée *Les Vigiles de Carolus Borromeus* en diffère absolument, par l'aspect sévère du style et du coloris. Seuls, en effet, le vert exquis des paysages qui s'étalent sur le fond des verrières historiées, comme les miniatures des saints livres et le rouge vif des vêtements portés par les personnages qui les peuplent, jettent une note joyeuse dans l'ensemble sévère des teintes grises, noires, blanches des vieilles murailles et des autels, des groupes d'anges et des dalles du sanctuaire.

L'*Allocution dans la chapelle des Confréries* est une œuvre touchante par la pieuse simplicité que l'artiste a mise à grouper des humbles au pied de Celui qui les appelle à sa suite.

Et ils sont là, tous, appuyés ou courbés sur leur chaise, dans la pose qui leur est coutumière au repos, mais le front penché comme pour mieux écouter la parole qui les encourage et les console dans leur misère.

Dans *Après Vêpres,* que le Musée de Bruxelles acquit, alors que l'artiste avait à peine vingt-quatre ans, l'église St-Pierre est assoupie dans une quiétude douce qu'aucun être vivant ne trouble, mais que le clair-obscur des après-midi caresse. Alfred Delaunois a, d'ailleurs, exprimé l'atmosphère de chaque heure du jour, dans la vieille basilique, depuis les oraisons blanches des aubes jusqu'aux contritions des soirs, de même qu'il a su comprendre la mysticité curieuse des *Ames solitaires* qui ne sont point ensevelies dans le désert, mais se bâtissent des ermitages au centre des villes et se créent une vie de prière, de silence et de charité, tout en pèlerinant parmi les foules . . . . . .

M. Biermé.

Van onzen Tijd,
jaargang XIV (1913-1914), nº 23,
Amsterdam-Holland

ALFRED DELAUNOIS

« Lijk een oude gobbelijn, die door 't verouderen nog schoonder geworden is, als hij was » heeft hij het mystieke leven van het kristendom gevoeld. Zóó heeft hij het gevoeld, zóó heeft hij het uitgebeeld.

Voor mij is de kerstenheid als een boek, dat verlucht is met de tallooze wonderlijkheden, de scheppingen der kristene kunstenaars.

Dit boek begint met de schepping der wereld en vertelt ons van den val der engelen, van den eendigen en listigen

duvel, van Adam en Eva ; en dan : allen even machtig en minnaars van den Heer gaan Mozes en Abraham met de schare der profeten voorbij, dan de koningen met David, den reuzendooder aan de spits, waarachter komt in alverblindenden schijn de goddelijke figuur van het Licht der wereld, Jezus ! Zijne zoete Moeder vergezelt hem met apostelen, Maria Magdalena en discipelen en dan, als een groot leger, sluiten de martelaren, de heiligen en heiliginnen met roemrijke kerkvaders en machtige pausen dit heerlijk boek, waarvan al de bladzijden nog niet geschreven zijn. Dit is het boek, of beter den tekst van het boek dat over heel de wereld het licht brengt en de liefde.

De verluchting, de illustraties van dit boek zijn, om er maar eenige op te noemen, de *Aanbidding van het Lam,* de *Nood Gods,* de *Goddelijke Comedie,* de kanten kathedralen van Noord-Europa, de muziek van Palestrina, de Sixtijnsche kapel, de « Cenaculo's », van Da Vincien van Toorop en, om mij tot ievers te bepalen, het werk van Delaunois.

Dit laatste bekleedt er een der schoonste bladzijden in ! Het zijn deze illustraties, die ons het inwezen van het kristendom schooner maken, en er ons gedurig mee in voeling brengen.

Delaunois bekleedt er een der schoonste bladzijden in, zei ik en voorwaar !

En nochtans heeft Delaunois nooit gewerkt naar den tekst van het boek, zooals deden alle kristene kunstenaars vóór hem. Maar hij heeft in al zijnen kristelijken eenvoud slechts dàt voor onderwerp genomen wat er nog overgebleven is uit de kristene tijden, die toen nog enthousiastisch waren ; wat er overgebleven is van hun intenste leven en hoe het heden op onze dagen door de geloovigen van geest nog beleefd wordt en gevoeld.

En door die dingen uit te werken, waarmee wij nog alle dagen in betrekking zijn, die rond ons leven, zonder wij ze durven aanwenden als direkte middelen om het zuiverste kunstgevoel uit te drukken, heeft hij even goed als een

Memlinc, die bij de feiten bleef, het hoogst mystiek gevoelen uitgedrukt.

Dus zal men bij hem geen Laatste Avondmaal vinden of een Nederdaling van den Heiligen Geest over de hoofden der apostelen. Neen, hij drukt zijn eerbied, zijn brandende liefde uit in een onderwerp als dit : *Na de Vespers*. Er deint boven het verlaten altaar van de zijkapel nog een blauwe streep des geurigen wierooks. 't Is eenzaam en stil en de zoete wierookgeur werkt bedwelmend in die stilte ; door een hoog, kleurig, smal kerkraam valt wat laat licht op de gele stoelen, en tegen de pilaren hangt een waas, als waren het de gebeden der eenvoudigen van ziel, die hier straks nog de zegening van 't Heilig Brood genoten hebben. Er leeft nog iets van deze heiligheid in de lucht ; de lucht is er van doortrokken en d'oogen luiken zich van een zeer kalmen wellust die tot in de kern der ziele gaat.

Dat is een schilderij van Delaunois en men voelt er zich zoo door geroerd, even zoo vol piëteit vloeien alsof men vóór *Het Bezoek der Herders* van Hugo van der Goes stond.

Het was lang geleden sinds er een kunstenaar gekomen was, die zuiver katholiek voelde en het zuiver weêrgaf. Wij mogen naar de middeneeuwen opkijken om een zoo zuiver kristelijk-mystisch kunstenaar nog aan te treffen, en in onzen tijd staat hij bijna alleen met Toorop in Holland, Jacob Smits met zijn diepheilig *Herbergzaamheid in de Kempen* en Gust. van de Woestijne in Vlaanderen. En hoevelen zijn er niet, in Duitschland vooral, die tallooze Kristusfiguren en Heiligenlegenden toonen en, alhoewel machtige schilders, ons koud laten bij gemis van echt katholiek gevoel. Zij missen den geest en 't is juist die geest, die het werk van Delaunois eigen is.....

In plaats van een *Bergrede*, geeft hij ons *Een Preek in de Sint Pieterskerk te Leuven*. 't Is schemer, en de dikke, grijze pastoor staat op zijn preekstoel en spreekt tot eenige nederige menschen over het leven der Heiligen en zegt woorden die hun hart versterken, als ze straks in hun miezerig huis-

houden komen. Zij luisteren naar zijn goede woorden, die vaag wegrollen in de holle donkere beuken. Zij zitten daar klein en donker onder het hooge in lood gevatte kerkraam en onder de vreemdbelichte pilaren. Er zweeft een vlokkig licht dat 's mans woorden draagt en er een innige stemming teweeg brengt. Er is daar in dit werk zoo een diep zich verliezen in de zuiverste sferen van groot geloof, dat ik niet kan nalaten te denken alsof er daar een heilige te preeken staat, een die God ziet. Een Jan van Ruysbroeck.....

Zoo laat ons Delaunois door vele kerken wandelen ; kerken, meestal verlaten en waar alleen de stilte heerscht ; kerken, waar uit den avond en de eenzaamheid een Godslicht glanst, of waar er door een kleurig raam een versmachte zonnestraal een steenen heilige streelt.

Overal geeft hij u dien zoeten weemoed van een geloovig hart, dat gepijnigd wordt door de zonden der wereld en vrede vindt in de schaduw van 't gebed.

Ik ken zoo van hem een schilderij waarin hij iets van het diepst-menschelijke, van het smartelijkst-godsdienstige heeft uitgedrukt. Huiverend vult de avond de hooge kerkbeuken. Door de stilte, ten einde van de donkere lange zijbeuk, waar kaarsenschijn trilt, gaat over de hoofden der mierige menschen, het gedempt geluid op van een gedurigen « bid voor ons », « bid voor ons », « bid voor ons ». En vooraan, tegen een pilaar, staat in den schijn van een stinkend uitdoovende wasvlam, vereenzaamd en verlaten, een Jezus in purpren mantel te treuren. De stervende wasvlam veegt over het kleed een triestig licht, legt donkerten in de plooien en in het oud gebogen gelaat en schiet bij elke opflakkering een pekzwarte schaduw over de witte pilaar. 't Is om bij te huiveren. De schaduwendans, in deze eendige stilte, ongedurig doorhommeld van den verren « bid voor ons », is het eenige leven rond dezen Man van Smarten. Och 't is zoo schrijnend, zoo heet van tranen, de brand van een door-

korven menschenhart naar het eeuwige! 't Is een Allerzielen, een goede Vrijdag, een Misere, een De Profundis. Het is als het wereldverdriet, ineens losgebroken in een sprakeloos gebed! En hier peins ik aan een vers van Constant Eeckels :

Waar staart ge heen toch met uw bloedbewaasde oogen?
Wat ziet g' in grauwen doom die grover om U dikt?
Wat houdt Ge 't arme hoofd, 't gekroonde hoofd gebogen,
Of Ge onder 't heden breekt en voor het morgen schrikt?

Komt ginder, wijd, heel wijd, iets wilder opgetogen,
Dat Ge in het lijden nog op wreeder pijnen blikt,
Dat halfontsloten mond als bidt om mededoogen,
En uit verkropte keel een vurig hokken snikt?

Of is 't een spraakloos antwoord op mijn kreunend klagen,
Een treurig toonen van den einder, waar de smart
In zwaarder wolken zwoelt vol somber avondzwart?

En ziet Ge reeds, o Lieve, in onvoldragen dagen,
Hoe ik door niemand hier, als Gij, begrepen word,
En met gebroken hart voor uwe voeten stort?

Tot daar over de beschrijving van zijn kerken.....

Delaunois teekent eerst geduldig en tot in de kleinste détails lijk een architect het onderwerp dat hij gaat uitvoeren. Het wordt gedaan met passer, winkelhaak en regel; en als alles daar staat, nuchter en koud maar juist en sterk ineengestoken lijk een knie, dan eerst begint hij vrij, als een gansch ander mensch, die daar even nog gewetensvol, bijna kleinzielig was, zijn gevoel te uiten. Dan heeft hij met de stof bijna geen uitstaans meer en wordt van zijn emotie niet meer afgeleid.

Men heeft soms gezegd, dat er zulke lange beuken niet bestaan, noch zulk licht, noch zulke boomen, maar dat gaat mij niet meer aan. Wanneer een werk zoo gedaan is, dat het als een blik is, die u recht tot in de ziel ziet, dan heb ik met overdrijvingen van allerlei aard niets te maken, dan weet ik dat zij een deel van 't geheel vormen, dat zij mee

helpen om des kunstenaars emotie te uiten. Daaruit spreekt de dichter, de mensch, de ziel, die maakt het werk warm. Al schijnen het eerst fouten, het worden hoedanigheden. Velen hebben kerken geschilderd. Er is daar ook veel schoons mee te doen voor een schilder. Er zijn wondere spelingen van licht, kleur en lijn, er is iets monumentaals, iets dichterlijks. Bosboom heeft deze elementen tot machtige werken omgezet. Maar 't was dat alleen niet, wat Delaunois trof, er was iets wat hij het eerste wilde, het uitgangspunt, wat de anderen niet deelden; het was het gevoelsprincipe : dat een kerk belevendigd wordt door God. Dit is in een kerk met de oogen niet waar te nemen, het moet gevoeld worden. En wanneer dat gevoel in den kunstenaar zelf is, dan heeft hij ook geen moeite te doen om het in zijn werk te leggen. Dan zijpelt het uit het penseel, buiten zijn wil om, dan zetten de kleuren, de lichten zich daar van zelf toe. 't Komt hem, om zoo te zeggen, tegemoet van het doek. Maar hij moet het voelen tot in zijn kleinen teen, het moet hem eigen zijn.....

Delaunois heeft, buiten vele sterke-karakterkoppen en allerhande studies, ook Begijnhoven en het leven daarin, geschilderd, geteekend en geëtst.

Een begijnhof is voor ieder fijn gevoelsmensch, iets dat rijke en innige stemmingen in hem kan verwekken.

't Is er stil en eenzaam, zonder verlaten te zijn. Van dat ge er op treedt valt er u iets geestelijks op het hart en er worden veel van uw beslommeringen van u weggenomen, ge wordt er eenvoudig, en uw hart vangt zoo iets als een fijnen reuk.

Achter de oude poortjes en witte muren en dichte gordijntjes leven deze kinderen Beggia's in den Heer, zij houden graag tusschen-in een praatje, spelen een ganzenspel, verzorgen simpele bloemen, naaien en borduren en doen hun schraal huishoudeken.

Zij, verloofden Christi, hebben een kalmen spot voor de wereld, die koortsig buiten de muren van het begijnhof

roezemoest ; zij zijn naïef van natuur en leven rijkelijk in den vrede des harten. Zoo levend met in hun geest de woorden Gods en kinderlijke voorstellingen der vier Uitersten en van de vizioenen der heiligen, wachten ze af den goeden dood.

Het begijnhof draagt een ongerepte lucht, die hangt vol gebeden, gekomen van uit de open vensters of gezegd vóór de ex-voto's die langsheen de straten staan. Deze gebedenlucht wordt nu en dan doorzinderd van een bronzen klokkenklank.

De muurkens zijn oud. Doorzogen van wind, regen en vochtigheid zijn ze gescheurd, gebarsten en beplakt met mos en behangen met veil. De huizen zijn oud met hooge balkzolderingen en diepe klamme gangen. Er is een hofken vóór de deur vol schelle bloemen en overal klinkt het frisch getjilp van musschen.

Tusschen de straatsteenen groeit het gers en het is altijd heerlijk dezen vrede verlevendigd te zien door een witgekapt begijntje dat zich zedig en voorzichtig door de straatjes spoedt.

Op alle tentoonstellingen krioelt het van begijnhofgezichten, begijnenkappen en begijnendoening.

Maar overal is het de uiterlijke vrede die spreekt, het ding zelf ; het lied van de steen, de oude steen vol warme kleuren die leven in de zon en treuren in den mist.

Opsomer en Tremerie hebben daar meesterstukken mee gemaakt.

Weeral neemt Delaunois, niet het ding op zich zelf, doch, omdat hij er boven uit voelt, de piëteit en den geest. Daardoor is het ook dat hij dieper grijpt.

Moge de plaat *L'Officiante* volstaan om aan mijn beschouwing kracht te geven.

Het moet zoo rond drie uren zijn in den noen, dat deze begijn in de koele kerke zit ; buiten is het een fijn weêr en stil, er tjilpen musschen, er geuren bloemen. Het witte laken hangt gesteven in rechte plooien over het hoofd, het geeft licht en het riekt naar lavendel en appelen ; zij is gansch

verslonden in den dienst en haar zelf vergeten. Deze schilderij bevat de zoetste woorden van het Hooglied, daar komt al de zielenbrand uit deze naïeve ziel gevloden welke gloeit in woorden als « O Heer heb dank, dat gij mij in uwe weiden hebt geleid » ; of « als de koning in zijne rust was, heeft mijn nardus eenen zoeten reuk gegeven », of « Uwe kleederen, komende uit ivoren kasten, rieken naar mirre, aloë en kaneel ».

Is het dat niet ?

Over alles bij hem ligt het mystieke, de trilling der geloovige ziel ! De steenen spreken !

Delaunois heeft op het begijnhof veel gewerkt. Ik ken van hem schemerige portaaltjes, ronddraaiende trappen, scheeve gangen en wijde kameren. Hij heeft op het begijnhof veel gevoeld en veel gegeven.

En nu zijn laatste keus van onderwerp : het landschap.

Buiten vele psychologische koppen en studies, heeft deze mystieker een epos in beeld gedicht, dat hij in al zijn afzonderlijke stukken *De Monnikenstreek* heeft betiteld. Dat zijn landschappen, groote, wijde vergezichten, waarin (meestal) noch mensch, noch huis. 't Is er de volle eenzaamheid, doch geen treurnis ; een kalme eenzaamheid, waarin de ziel kan openbloeien en zich bezighouden met den geest.

Ons Oud-Brabant is het land der monniken ; men heeft er de aartsvaderlijke en roemrijke abdijen van Postel, Averbode, Tongerloo, en de kloeke kloosters rond Leuven, waar Delaunois woont, die van 't Park, van den Keizersberg, enz.

Zij liggen om zoo te zeggen in één stuk. Dit land is schoon van profiel en weelderig van uitzicht, met zijn beboomde heuvelen, verre weiden, vette velden en oude Breugheldorpen.

Een echt vredig land voor monniken, zij konden er geen beter vinden waar zij hunne psalmen kunnen toepassen op de heuvelen, den grond, de sparrebosschen en het smalle water van de Demer en de Nethe.

Hoe kan het anders dan dat Delaunois daarin zijn ziel openen zou ? En zie zijn werk, hoe het als een geur draagt

van hun kloosterleven. Hij heeft er het geheimzinnig accent aan gegeven, door grootscher zien, overdrijven, styleeren, en wat weet ik al, waardoor zijn landschappen waarlijk een « monnikenstreek » zijn, zooals men er zich geen beter verbeelden kan of in werkelijkheid vinden. En om dit te doen heeft hij niet noodig daar een witten monnik in te plaatsen. Het zegt het uit zijn eigen.

Hij heeft dit land voorgesteld op alle uren die de dag brengt en op alle tijden van het jaar. Zomer, zon, herfst en lente, morgend en avond.

Ik wil u over drie doeken spreken.

Het eerste is een ros land dat door onderaardsche huiveringen en titanisch koortsengeweld is omhooggewoeld en geheuveld tot een machtigen dans van lijnen. Zij zijn bewassen met een root ontzaggelijke populieren, reuzenkinderen, die huilen en brieschen in den grooten wind, die enorme walkürensche wolkenrompen door den hemel zwiert.

Er is daar een macht van een innerlijk koortsig leven in uitgedacht, een zielestorm, die u zoo klein maakt als een mier. Het is een intensiteit van geweld.

Het is iets voor den profeet Ezechiel !

Het andere doek is gansch het tegenovergestelde en van den wilden storm komen wij hier voor den uitersten vrede des harten.

Een veldbarm en de fijne noenzon legt glanzen in de vette schellen van den omgeploegden akker ; de blinkende ploeg rust uit, op zij gekanteld, onder het blij geklepper van een slanke populier.

Alles is er rust en rein en, al ziet men niets dan dit stuk land, toch hoort men uit de nabije abdij de noenangelus tinken. Het kan ook een Zondag zijn ; 't is eender wat het heet, maar het is de volle vrede, die groote Godsvrede die soms de herten der menschen bezoeken komt in 't midden van den grooten levensstrijd van lichaam en ziel.

Hier is de ziel overwinnaar en al het andere bestaat niet meer. Het is « blijdschap » van Gezelle !

En het derde tafereel is de hierbij gevoegde plaat. Twee boomen op een groot stuk lucht.

Dit is het monnikenland weer gezien in een somberen toon. Zwart zijn ze die twee wildgewassen boomen, opgegroeid in de stilte en de eenzaamheid. Zij staan daar zoo grootsch, zoo met een raadsel in hunne takken, als twee sphinxen, die het geheim dezer eenzaamheid in hunnen stam verborgen houden.

Al zijn het in werkelijkheid doode dingen, de mensch die hen voorbijgaat zal zich ontroerd gevoelen, naar hen opzien met vreezigen eerbied en zwijgen. Zij werken direkt op de ziel. « De boomen vertellen de macht Gods. »

En nu wordt het avond. De nacht hangt reeds in de boomen en groeit zichtbaar uit den grond ; de grootgebouwde wolk zuigt nog het laatste licht op, er zucht nog ievers een vogel en weldra zal alles opgelost zijn in de duisternissen van den nacht en zal er misschien een ster pinken over dat land der stilte, waar de gezegenden des Heeren hunne tenten opsloegen.

Nu kan ik verstaan dat de oude Germanen zekere boomen voor Goden hielden.

Tot daar.....

Dit is een klein en mank overzicht van het werk van dezen grooten katholieken mystieker.

Zijne werken dragen alle de uiting van een menschenziel, die snakt en weent en lacht naar God. Het zijn alle psalmen in beeld van af den *De Profundis* tot aan den *Cantate Domino*.

Alfred Delaunois is nog jong en werkt onverdroten en taai lijk een visscher aan zijn sublieme taak.

Hij zoekt steeds om dieper en dieper in het rijk van den goddelijken geest te dringen.

Een bewijs daarvan is, dat hij zich nu met een werk bezig houdt, waarin de verbeelding, het vizioen, het roepen van den hemel naar de aarde geschiedt. Het is de verschijning van de Moedermaagd, in een wolk van wierookgeur en een

droom van lelieën bij witgepijde monniken. Ik heb het werk nog niet gezien, maar reeds eenige studieën, en er waren daar koppen bij, van monniken, gewone, vette en magere gezichten, die waarlijk met iets overwasemd waren dat niet meer van der aarde is.

Neen, Delaunois heeft alles nog niet gezegd, en nu reeds mag hij gerust tot de groote mystiekers in de katholieke kunst gerekend worden die een der schoonste bladzijden in het boek des Christendoms bekleeden. Voor Delaunois : hoed af !

FELIX TIMMERMANS.

L'Art et les Artistes, Paris, 1908, nº 42

. . . . . .

Alfred Delaunois n'a guère travaillé qu'au Béguinage de Louvain et dans sa belle église blanche (l'église St-Pierre), inondée de lumière livide. Dans une facture enchevêtrée et patiente comme l'action du temps patinant les pierres, il a fixé en des séries de merveilleuses, d'inquiétantes aquarelles, la sonorité furtive du silence des portes, des fenêtres, des étroits vestibules déserts, les splendeurs tristes des verts rongés, des rouges salis, des briques et des dalles, et les clartés hésitantes qui les caressent en ménageant les trous d'ombre pour les vies, il l'a fait monter dans le silence des nefs en quelques pages magistrales.

Mais, même en ces œuvres tourmentées, presque fantastiques de Delaunois, la beauté puissante, la beauté persistante et souveraine des choses subsiste : la couleur, la forme, le poids de la matière, tout cela épand, malgré tout, une volupté sur tout, jusque sur les pierres tombales de l'église.

P.

Antée, Paris,
1er novembre 1905, nº 6

Rodin, Rousseau, Lambeaux, naturellement à la sculpture. A la peinture, le compartiment belge consacra le triomphe de MM. Courtens et Delaunois. Deux Courtens véhéments, végétations fortes et pesantes comme aux tropiques, mais bien flamandes : été vert, automne rouge et jaune. Quelle extraordinaire générosité dans la peinture, quelle force naturelle ! Deux Delaunois qui me furent une révélation. Intérieurs d'églises sans la virtuosité insupportablement facile des maîtres du genre. L'aquarelle représentant la tombe de Henri Ier, duc de Brabant, est auguste et émouvante comme l'intimité des cathédrales, dont les vitraux aux éblouissantes couleurs, mélangées, heurtées, naïves et somptueuses, sont voilés de l'ombre où pria notre enfance agenouillée. Dans une nef latérale de physionomie glaciale et noire, quelle paix hors du temps et quels émerveillements ! Un cœur bat, l'esprit est comme un bouquet de flammes. Si la religion berce, voire abrutit certains, quelle éveilleuse elle est parfois ! Il faut qu'elle soit tombée sur de piètres fidèles pour avoir provoqué si peu de beaux poèmes. J'ignore si M. Delaunois est catholique. Mais la profonde beauté de la cathédrale, il l'a comprise comme un croyant. Le bon artiste ! Sobre et intense. Malgré tous les Janssens, tous les Alfred Verhaeren, tous les faiseurs de la terre, on a le sentiment, en voyant celui-ci, qu'il est le premier à traiter le sujet.

V.

Revue de l'Art ancien et moderne, Paris,
tome XIV, 10 octobre 1903

« C'est aussi l'aspect tragique de son pays, le pays de Louvain, que traduit M. Alfred Delaunois. D'autres ont vu cette vieille terre brabançonne rieuse et souriante, pays de Van Dyck et Teniers ; Delaunois y sut distinguer des aspects très différents ; il en a fait le pays monastique. C'est la conception religieuse propre à son coin de terre qui l'intéresse tout d'abord, grandes terreurs catholiques des jours mauvais, culte sombre importé d'Espagne par les hidalgos dans ce pays de mœurs faciles, tendresse apitoyée des églises sous les voûtes desquelles l'humanité a pleuré durant des siècles. Par l'aquarelle, l'huile ou le dessin, Alfred Delaunois a exprimé tout ce que la vieille église St-Pierre de Louvain peut contenir de beauté et d'émotion ; nul n'a été peintre plus éloquent des vieilles pierres, nul n'a mieux compris la poésie qui se dégage des édifices vénérables où l'on a beaucoup prié ; nul ne l'a exprimé plus consciemment, plus volontairement. »

D. Wilden.

La Dernière Heure,
3e année, nº 97, 6 avril 1908

Aimez-vous les contrastes ? Je ne vous dirai pas qu'on en a mis partout. Non, mais il y a une rencontre, une chance, dont bénéficient également deux artistes de grand mérite, deux maîtres dans toute la force du terme. Hier, c'était Émile Claus, c'est-à-dire la lumière et le soleil, la lumière aimée pour elle-même, la lumière cherchée dans la botte de

foin comme dans le nid, la lumière partout, dans l'arbre et dans l'eau, dans le plein air et le plein visage, la lumière sans contraste d'ombre. Aujourd'hui, c'est Alfred Delaunois, et c'est là une tout autre affaire et un contraste si complet qu'on se demande comment ayant aimé ceci on peut aimer cela, et pourtant on aime l'un et l'autre, et l'on courtise ce qu'on semblait devoir répudier parce que les deux notes sont d'une sincérité manifeste absolue.

Alfred Delaunois évoque un idéal qui semble arbitraire, l'idéal clérical, l'idéal religieux; il l'évoque non seulement dans l'église, dans ce milieu où le silence favorise l'expansion des pensées intimes, où la forêt des colonnes et des nefs fait penser à celle des arbres, mais encore dans ce pays qu'il appelle le *Pays monastique*, car il croit aux moines et à leurs rêveries, dans l'église et hors de l'église ; il est persuadé que le moine marque la nature d'une empreinte toute neuve et toute spéciale qui est son œuvre propre et dont le nuage même témoigne, comme s'il appartenait à l'homme, par cela seul qu'il a lié commerce avec Dieu, de signer à son tour l'œuvre de Dieu lui-même, la plus subtile et la moins palpable.

Mais une singulière revanche attend cet idéal mystique. Passe encore pour les impressions d'art du *Pays monastique,* passe pour les *Ombres silencieuses* et les *Ames solitaires*. On ne s'étonne pas qu'Alfred Delaunois dessine les portraits de ceux qui cultivent cet idéal mystique avec une gravité digne de sa sincérité ; on s'étonne davantage quand les types cultivés dans ce milieu spécial prennent un aspect caricatural, ce qui est moins fréquent d'ailleurs dans cette exposition que dans les précédentes, et pourtant rien de plus naturel: il faut une revanche à certaines tensions arbitraires, et la réaction du comique un peu forcé est aussi légitime que le calme de la novice et de la béguine. Du reste, on chercherait vainement une intention prédicante dans cet art, si sincère qu'il soit. Alfred Delaunois voit des phénomènes et des effets. Il n'apporte pas d'argument. Nous n'avons pas affaire à un

controversiste, mais à un observateur loyal et désintéressé, qui note en témoin sincère et véridique ce qu'il lui a été donné d'étudier. A chacun ses commentaires.

TARDIEUX.

L'Étoile Belge,
64e année, 30 décembre 1913

Près de deux cents peintures et dessins résument à la galerie Giroux l'œuvre de M. Alfred Delaunois. Œuvre puissante, à la fois très variée, qui traduit avec une égale éloquence les aspects pompeux et les humilités de la religion catholique. Les travaux de M. Delaunois se classent sous une série de rubriques générales, populaires depuis longtemps parmi ceux qui suivent chez nous le mouvement artistique : *Le Béguinage* et les *Ames solitaires*, le *Pays monastique*, l'*Église*, *La Vie bénédictine*. Toutes sont représentées dans cette remarquable exposition.

Voici, au centre du panneau principal, une des grandes pages qu'a inspirées à l'artiste l'*Intérieur de l'église St-Pierre à Louvain*. La solennité monumentale de ce vaisseau, l'éclat brasillant des vitraux, la somptuosité des chapelles où les cierges jettent leurs lueurs au milieu d'un entassement d'objets précieux, l'atmosphère si particulière que composent la vastitude, le silence, les roulements de l'orgue et le parfum de l'encens, lui seul sait les dire avec cette maîtrise, et il ne les a jamais mieux dits. D'autres panneaux de moindres dimensions, racontent, avec la même forte poésie, des aspects plus spéciaux : les blancs piliers rosés par le crépuscule, l'église le soir, avec la retombée des voûtes entrevue dans les ténèbres, ou bien traversée d'un rayon de lune dont la clarté gris de perle immatérialise les architectures ; et encore ce *Nocturne*, où quelques nonnes, fantômes dans leurs voiles blancs, suivent de loin les liturgies célébrées à l'autel où vacille, au fond de la perspective, une imperceptible lumerotte.

Les béguinages, qui fournissent à tant de peintres médiocres des sujets galvaudés jusqu'à la nausée, on ne les comprend que lorsqu'on a vu les « impressions » d'un sentiment si pénétrant où M. Delaunois, par un mélange d'huile, de gouache, de pastel et d'aquarelle, exprime si profondément la vie des choses.

Un couloir vide, avec son dallage rouge usé par les pas de plusieurs générations de recluses, il ne lui en faut pas plus pour évoquer, dans on ne sait quelle odeur fade et moisie, des silhouettes de vieilles femmes ingénues, mortes au monde, et qui, végétant entre la vie et la mort, goûtent au milieu de la monotonie des humbles soins du ménage, la paix du cœur et les consolations de la prière.

Et, c'est au dehors, le *Pays monastique,* l'ample campagne flamande couverte de prairies et de moissons, exprimée en paysages synthétiques auxquels on dirait que la vie conventuelle, répandue sur toute la région, communique quelque chose de sa règle, de son austérité, de son silence.

Quant aux êtres qui peuplent ce monde placé à l'écart du tumulte moderne, l'artiste s'était, jusqu'à présent, borné à les faire deviner ; il y arrivait, tant il met de ferveur à saisir l'esprit et le caractère du décor qui les entoure. Les personnages étaient, le plus souvent, absents de ces compositions qui, d'ailleurs, les suggèrent parfaitement ; quand ils y paraissaient, ce n'était qu'accessoirement, et pour compléter l'effet. De temps en temps seulement, M. Delaunois joignait à ses peintures des têtes curieusement expressives, gravées à l'eau forte ou dessinées, et qu'il intitulait *Portraits psychologiques.* Cette fois, le pinceau à la main, il s'attaque délibérément à la figure, et même à la grande peinture décorative. Son ambition serait d'orner une église ou un couvent de fresques dont les sujets seraient empruntés à la vie bénédictine. Il expose, dans cet ordre d'idées, un ensemble d'esquisses, d'études et des têtes en grandeur d'exécution. Ce ne sont encore que des fragments, mais dont quelques-uns sont vraiment imposants. Il y a là, avec des esquisses d'un

mouvement magnifique, d'une coloration fastueuse et splendide, quelques études et figures, moines en prière, prêtres officiant à l'autel, du style le plus fier et le plus grandiose. On remarquera, notamment, *Les Psalmodies,* superbe groupe d'ecclésiastiques debout devant la rangée des stalles, le premier en robe noire, les autres en surplis et chasuble ; *Les Matines,* où les moines, la cajoule en tête, passant dans une galerie éclairée par des lampes de cuivre, font un tableau que, d'elle-même, l'imagination grandit aux proportions de la peinture monumentale. Et une autre composition, *Bénédictins à l'office du matin,* trois moines encapuchonnés debout l'un derrière l'autre au jubé d'où l'on plonge sur des profondeurs de la nef, tous trois pareils, dans les lourds plis du froc, à des statues de marbre noir, évoquent, même sous ce format réduit, la grande manière de la renaissance italienne. C'est très beau, et il faut souhaiter à M. Delaunois l'occasion d'appliquer à une œuvre définitive, les dons nouveaux qu'il vient de révéler.

M. S.

Fédération Artistique,
21 juin 1908

..... Nous avons eu Alfred Delaunois qui représente toute la Belgique et Robertson toute la Hollande et le français Charles Cottet qui symbolise toute la Bretagne.

Alfred Delaunois est l'artiste total, celui qui hérita le plus de nos ancêtres. Mysticisme et charnalité, c'est tout le génie flamand. Delaunois est bien de chez nous.

Il a le bonheur d'avoir arraché leurs secrets aux solitudes monacales, la chance rare, comme Mellery, d'avoir pu transposer ses visions dans la réalité ambiante. La nature et son rêve font un. Le poète Verhaeren est un Delaunois quand

il chante *Toute la Flandre ;* le peintre Delaunois est un Verhaeren quand il peint le *Pays monastique*. C'est pourquoi nous mettons Delaunois très haut dans l'empyrée des artistes, à côté de ceux qui représentent toute leur race. C'est un poète et pourtant, quel exécutant plastique ! Ses cloîtres, ses arceaux gothiques, ses grands nefs d'église, de Braeckeleer ne les eût pas peints avec plus de respect, plus de force coloriste.

Bref, Delaunois, à l'égal de Leys, est un artiste du moyen-âge ; mais il n'est pas si roué que Leys. Il est plus ingénu, volontiers nous lui donnerions une âme franciscaine, magnifiée dans le soleil.

Il sait faire vibrer le soleil dans les corridors blonds, imprégner l'ombre d'encens, donner une signification au moindre détail. Le silence de ses cellules frissonne : ses paysages louvanistes sont d'un caractère et d'une émotion puissants.

Delaunois s'entend aussi bien à faire éclater la féerie des autels qu'à faire lentement tourner les heures dans un clos de béguinage. Il est certes, actuellement, l'artiste le plus original — le plus traditionnel aussi — de Belgique. C'est un maître tendre et délicat que l'on ne peut qu'honorer pour sa parfaite noblesse d'inspiration et pour la réalité conforme et sincère de ses interprétations.

Après avoir rendu hommage à un grand artiste belge, faisons honneur aux invités étrangers.....

J. T.

Il Momento, Torino,
anno V, 21 Novembre 1907

Il pittore delle chiese e dei chiostri

In una delle due minuscole sale laterali di quel padiglione, che nella mostra di Venezia, chiusa testè, raccoglieva, per la maggior gioia degli occhi e delle menti dei visitatori, il

fior fiore della pittura belga dell'ultimo decennio, un quadro ad acquarello d'ispirazione nobilmente austera e di fattura delicata e sapiente attirava subito e poi ratteneva a lungo l'attenzione degl'intelligenti buongustai d'arte. Il quadro porta per titolo *Messa bassa* e l'autore, che con esso si appalesa uno squisito e suggestivo poeta mistico del pennello, è poco più che trentenne e si chiama Alfred Delaunois.

L'arte di lui, il cui fascino, nella misurata e graduata sua raffinatezza, esercitasi un po' per volta ma in maniera sicura, è, sotto l'apparente semplicità di piezzi, di essenza sottile, aristocratica e sarei quasi per dire immateriale, sicchè, dinanzi all'acquarello, esposto a Venezia e ad altri d'identico soggetto, i quali, mercè un raffinato magistero di linee, di tinte e di luci, riescono ad infonderci quel vago stato di estasi, da cui ci sentiamo talvolta vinti d'improvviso, nella penombra di una cattedrale cattolica, mentre le ultime note solenni dell'organo si spengono dietro l'altare maggiore ed il profumo acuto dell'incenso svapora nell'aria, non possiamo non riconoscere che la sua pittura ottiene vere vittorie sull'invisibile, sull'impalpabile, siccome Edmond de Goncourt, parecchi anni fa, ebbe a scrivere dello stile di Francis Poictevin.

Confrontate un quadro d'Alfred Delaunois con uno del celebre pittore olandese Johannes Bosboom e la mistica intensità dell'arte del giovane pittore belga vi apparirà con rara evidenza. Così l'uno come l'altro hanno dipinto, a preferenza d'ogni altra cosa, gl'interni delle chiese ed hanno coltivato con rara eccellenza la pittura ad acquarello, ma, mentre da un'opera del Delaunois si eleva sempre un sottile ed esaltante soffio di misticismo cattolico, gl'interni di chiesa di così equilibrato disegno costruttivo, di così sicura e disinvolta pennellata e di così vivida e trasparente luminosità del Bosboom rivelano un pittore abilissimo, ma affatto oggettivo e di spiccato carattere protestante.

* * *

Nato a Bruxelles, Alfred Delaunois passò, insieme con la famiglia, giunto che fu ai sette anni, a Louvain, da cui d'allora in poi si è allontanato il meno possibile e sempre a malincuore, perchè essa è diventata la sua patria d'elezione e l'ispiratrice prediletta dei suoi pennelli.

Piuttosto gracile di complessione e di salute alquanto malferma, d'indole melanconica, meditativa e proclive alla solitudine, d'occhio compiacentesi per naturale inclinazione agli accordi delle linee e delle tinte e facile ad impadronirsi, con nitida percezione, dell'assieme figurativo delle cose e delle persone, il suo spirito doveva impregnarsi fino dall'adolescenza di quella tristezza severa e soffusa di poetica soavità ascetica, che costituisce il carattere essenziale di Louvain, come di quelle altre piccole città del Belgio, deliziosamente silenziose, che sono Bruges, Malines ed Ypres, mentre sulla sua memoria visiva se ne imprimevano, in modo incancellabile e nelle più minute loro particolarità di forme e di colori, gli aspetti pittoreschi.

Giovinetto, frequentò l'accademia di belle arti, ma l'insegnamento tradizionalisticamente gretto e convenzionale di essa non era molto adatto alla sua indole ed egli non tardò ad essere giudicato dai suoi maestri scolaro mediocre e di nessuno avvenire. Costantin Meunier, il nobile e geniale glorificatore degli anonimi martiri ed eroi del lavoro manuale, si addimostrò però, durante i vari anni che visse a Louvain, assai più perspicace di lore e, avendo divinato ben presto quale forte ed originale tempra di artista si nascondesse sotto la rude corteccia di una neghittosità disdegnosa, prese a ben volere al Delaunois, lo aiutò dei sagaci suoi consigli, lo incitò al lavoro, combattendone la nativa timidezza ed incoraggiandolo in tutti i modi. Divenne così un vero iniziatore, senza premere, però, in alcuna maniera con la gagliarda sua personalità artistica su quella in formazione di lui, con la quale, del resto, non aveva di comune che il dono dell'osservazione serena, penetrante e di compassionevole tristezza della fisonomia umana ; si comprende quindi

di leggieri che oggidì il nostro pittore lo rammenti con commossa riconoscenza e con un affetto di tenerezza quasi figliale.

* * *

Fino dalle sue prime opere ad acquarello di un disegno forse alquanto trascurato ed ancora un po' incerto, ma notevoli già per le delicate opposizioni delle luci con le ombre e per una squisita gamma di tinte chiare, Alfred Delaunois sembra siasi proposta la missione di evocare, con pennello discreto ma efficace nella rappresentazione dei ben scelti particolari e di qualche rara figura monacale, il carattere specialissimo di nobile gravità claustrale, che colpisce subito chi penetri nella tranquilla città fiamminga, che le acque della Dyle e dei suoi canali bagnano, che i pinnacoli gotici della basilica di San Pietro dominano, che i massicci caseggiati di due grandi monasteri di benedettini e di domenicani guardano, ammonitori e protettori nel medesimo tempo, da fuori le mura e nel cui centro si apre uno dei più tipici quartieri di beghine del Belgio, che ricordo di avere visitato al tramonto, ora sono circa tre anni, durante una mite e serena giornata di marzo, in compagnia proprio del Delaunois e del valente e personalissimo romanziere bruxellese Eugène Demolder.

Guardando parecchi dei quadri di un fascino così speciale di Alfred Delaunois non si può non rimanere colpiti dall'identità dell'ispirazione che li ha suggeriti all'artista, siccome appare anche semplicemente dai titoli : *Messa bassa, Il chiostro, Cantuccio di chiesa fiamminga, Vita monastica, Il quartiere delle beghine, Dopo i vespri, Visita alla beghina morta.* Eppure l'esistenza di serena rinuncia fisica e di monotona esaltazione spirituale dei frati e delle beghine è rappresentata in mezzo allo scenario grigio e severo in cui essa suole trascorrere, con tale intenso sentimento di simpatica penetrazione in tutti i suoi aspetti ed in tutti i suoi momenti, che, malgrado l'apparente rassomiglianza, di nessuno dei quadri di Delau-

nois si può dire con piena ragione che ripeta una scena od un figurativo momento psicologico già da lui altra volta trattato.

Navate di chiesa, giardini di convento, stradicciole, piazzette alberate, facciate di casuccie dipinte di bianco con la calce, su cui si apre una porticina od una finestrella, oscuri e taciturni corridoi di un quartiere di beghine, ecco lo sfondo semplice e monotono della maggior parte degli acquarelli e dei quadri ad olio di Delaunois, ma l'oro di un raggio di sole fra le chiome degli alberi ingialliti dall'autunno, ma l'argento del chiaro di luna che poetizza le crepe di un vecchio muro, ma i veli della penombra vespertina, che distendonsi fra le colonne di una cappella, riprodotti con agile ed accorto pennello, glorificano e rendono suggestiva l'umile scena. Un monaco che legge il breviario, due frati che attraversano a lenti passi il cortile di un chiostro, una vecchia beghina dalla veste nera e dal cappuccio bianco, che sale, con piede incerto, i gradini corrosi dal tempo della sua casetta bastangli sovente per interessarci e per trasportarci in un ambiente di misticismo, di cui riesce a farci comprendere ed a farci amare la poesia specialissima.

* * *

Talvolta, strappandosi per breve ora alle sue scene predilette, il Delaunois ha dipinto qualche paesaggio, ma è sempre dalla campagna che circonda la sua cara Louvain che egli effigia gli aspetti, preoccupandosi sopra tutto di farne ben risaltare i caratteri di grandiosità melanconica, sotto i nuvolosi cieli dell'autunno o dell'inverno, che la mettono d'accordo con coloro i quali vi vivono la mediocre vita terrestre, nell'ossessionante pensiero dell'altra vita, e che ne fanno, secondo l'appellazione che il nostro pittore ama darle nei sottotitoli dei suoi quadri, il paese monastico per eccellenza.

Un terzo aspetto della vigorosa ed interessante individua-

lità artistica di Alfred Delaunois ci è rivelato, con impressionante efficacia, dalle ottanta e più acqueforti che egli ha raccolto sotto la comune denominazione di *Portraits psychologiques*.

E' tutta una serie di teste e di mezze figure, in cui, con modellazione vigorosa e spesso rude nel tratteggio sommario, egli ci fa sfilare dinanzi le più diverse espressioni di calma o di sdegno, di malizia o di severità, di esaltazione mistica o di angoscioso turbamento morale di sufficienza boriosa o di abbrutimento, di futile amabilità o di concentramento meditativo e riesce sempre a fare trasparire sulla maschera umana l'indole della persona e la passione che la governa e ciò senza deformazioni caricaturali od eccessive accentuazioni della fisonomia umana, ma mantenendosi fedele al vero, pure scegliendo il momento espressivo e pure mettendo bene in luce i particolari rivelatori di ciascuno dei tipi da lui raffigurati sul metallo.

Egli, dando prova di un'acutezza chiaroveggente di osservazione davvero straordinaria e di una magistrale efficacia di rappresentazione sintetica, giovata da una esperta sicurezza tecnica, ha saputo presentarci, volta a volta, con pari intensità evocativa, *Il fanatico,* la cui esaltazione appare evidentemente dalla fissità dello sguardo, nelle labbra sottili e strette, nel mento volontario ed in tutto il volto corrugato ed incorniciato dalle pieghe di un cappuccio da frate, come *L'uomo dai rimorsi* dallo sguardo fuggente, dalla bocca contorta e dalla fronte profondamente aggrottata; così *La vecchia beghina,* seduta in un atteggiamento di placidità assonnata, come il contadino giocondo e bonario che egli noma *Siska,* i cui occhietti brillano di dolce malizia e le cui tumide labbra aspirano ad un buon bicchiere di vino; così la cera triste e concentrata del *Taciturno* come quella conturbata ed allucinata del *Pazzo;* così l'espressione intellettualmente austera del *Domenicano* come quella grottescamente pretenziosa di un grasso *Borghese*.

Vittorio Pica.

Meister der Farben, Leipzig
(Allemagne)

L'enseignement académique est impuissant à dégager la personnalité de l'élève. Son intervention, surtout à l'égard des talents qui s'élèvent au-dessus de la moyenne, est plutôt nuisible.

Voilà un fait qui, plus d'une fois, a provoqué des critiques justifiées, et que vient de confirmer l'histoire toute récente d'un jeune peintre belge, Alfred Delaunois.

Débarqué à l'Académie de Louvain, sous prétexte que sa manière de dessiner scandalisait ses condisciples, il passa à l'école de Const. Meunier. Celui-ci se consacra avec un véritable dévouement à la formation de son jeune ami. Il est difficile de dire ce que Delaunois a retenu des leçons pratiques du maître, parce que son art s'est choisi un terrain très différent de celui où se manifestaient les tendances sociales de Meunier ; mais il est indubitable que Delaunois a tiré un large profit des conceptions philosophiques, humanitaires et vraiment pieuses de Meunier, et même que les idées du maître ont orienté vers de nouvelles voies l'art personnel de l'élève.

La technique de Delaunois est impressionnante dans sa simplicité ; sa palette répugne aux rutilances excessives qui caractérisent l'art belge. D'ailleurs, l'aquarelle, pour laquelle Delaunois professe une prédilection marquée, impose une limite au jeu des couleurs. Mais tout cela ne vient qu'en ordre secondaire chez notre artiste ; ce qui le caractérise et ce qui lui a valu rapidement le brevet de maîtrise, c'est le fait, rare en Belgique comme ailleurs, qu'il infuse une âme à chacune de ses créations, un souffle mystérieux qui fait vibrer à l'unisson de la sienne l'âme du spectateur.

Qu'il nous conduise dans l'intérieur des églises de Lou-

vain ou dans les cloîtres d'un couvent austère, qu'il nous peigne la campagne accablée sous les lourdeurs estivales, comme dans ses cycles grandioses consacrés à la « terre monacale » louvaniste, qu'il guide nos pas à travers le crépuscule mystique où sommeillent en paix les maisonnettes et les cours solitaires des béguinages, partout nous sentons la présence de la divinité, une âme des choses.

Cette flamme artistique, Delaunois l'a alimentée dans un travail intense de réflexion et de concentration ; aussi, Delaunois aime la solitude ; mais loin d'être misanthrope, il est un compagnon enjoué et aimable. Dans son vaste atelier, situé à l'écart des chemins battus, il fait revivre, dans son âme éprise de la noblesse de sa vocation, toutes les impressions qu'il a vécues aux messes basses, dans le vide sonore des temples ou dans la contemplation de la misère en prière. C'est là que la pierre et la lumière, l'essence et la matière des êtres lui parlent un langage que personne ne comprend mieux que lui, que personne ne traduit de façon plus touchante que lui ; et cependant, à ce pur mysticisme se mêle un grain de sain réalisme et de socialisme chrétien.

Dans ses œuvres comme dans sa vie, Delaunois est l'ennemi de toute agitation ; le pittoresque même des remous de la foule ne le tente pas. Mais les joies et les douleurs des masses humaines impriment à l'ambiance une trace fugitive, le caressent d'un souffle imperceptible ; ces traces, son pinceau les fixe, et on les retrouve dans l'atmosphère où baignent ses œuvres : on sent qu'elle est là, la foule inquiète, aux portes de l'église, qu'à tout instant elle peut faire irruption dans le sanctuaire pour en troubler le silence mystique par son bourdonnement profane.

Voilà le paysagiste, et voilà surtout le Delaunois pieux mystique et l'ami compatissant de ceux qui peinent.

Il y en a un troisième, un Delaunois psychologue, qui, dans les fourmillements des masses, et notamment dans ce qu'elles présentent d'humble et de miséreux, sait découvrir avec une perspicacité rare et mettre en valeur les figures

caractéristiques. Là encore, Delaunois est passé maître, et sa collection toujours grandissante de portraits psychologiques sera un jour une mine précieuse de documentation graphique de l'humanité de nos jours.

Voilà en raccourci l'image de la vie et de l'activité d'un de nos plus grands et plus intéressants artistes modernes, dont l'aspiration à la perfection nous donnera sans doute encore plus d'une œuvre parfaite.

A. Ruhemann,
traduit par J. K.

Nuova Ontologia, Rome,
16 juin 1911

..... Di altro tipo nel motivo e nella fattura, ma tuttavia compenetrati egualmente da un senso profondo, una specie di grandioso misticismo questo, che fa pensare ai libri dell'Huysman, sono due grandi acquarelli di Delaunois che ama ricercare, penetrare le paci profonde dei chiostri. La sua *Preghiera della sera* non è soltanto un'opera concepita con profondità di sentimento, ma tecnicamente un lavaro perfetto, avendo il pittore saputo con l'acquarello raggiungere effetti rari negli sensi, sui quali poi scopre i chiari. Ricordano il metodo che usava da noi un altro maestro dell'acquarello, troppo presto perduto e assai più presto ingiustamente dimenticato, Giuseppe Ferrari.

Le Gil Blas, Paris,
14 février 1906

Alfred Delaunois a le sens de la vétusté, de la pénombre mystérieuse, des jeux sourdement nuancés du clair-obscur ; au travers des vitraux argentés de son *Église de St-Pierre de Louvain* émane une impression profonde de doux recueillement.

Revue des Beaux-Arts, Paris,
25 avril 1909

..... Chez Mellery et Alfred Delaunois l'art est grave et la gamme austère. L'art d'Alfred Delaunois est plus attachant encore, parce qu'il révèle plus d'émotion communicative ; doué d'une sensibilité inépuisable, il a passé ses années d'adolescence à contempler les vieilles ruelles, les antiques logis, les anciennes églises de Louvain ; il a surpris les frémissements silencieux qui passent dans ses décors, il a subi l'enveloppement du mysticisme qui émane, furtif et impalpable, de l'atmosphère frôleuse et chuchotante des vieilles ruelles. Et il est devenu l'un des plus beaux traducteurs « d'intérieurs d'églises » qui soit.

L. B.

L'Art et les Artistes, Paris,
3 juin 1900

..... Les intenses évocations de Delaunois ; extraordinaires subtilités d'impression, déroutant langage de l'atmosphère et de la lumière furtive dans un métier qui poursuit avec science et patience la consistance des choses.

Le Temps, Paris,
13 février 1906

..... Notre Gaston Latouche comme le Belge Alfred Delaunois enlèvent du premier jet. Ils tirent de cette façon de procéder des effets d'enveloppe surprenants. Jamais on n'a décrit avec tant de virtuosité et tant d'art. M. Delaunois, dans ses intérieurs de l'église St-Pierre à Louvain, fait preuve d'une sûreté et d'une délicatesse de vision vraiment rares.....

Journal des Arts, Paris,
27 février 1909

..... Alfred Delaunois aime le silence, le recueillement, le calme du soir ; il indique tout cela, dans ses intérieurs de l'église St-Pierre à Louvain et autres, avec tout le sentiment et le caractère voulus.

Algemeen Handelsblad,
Amsterdamsche Courant, 86e jaar
nº 27550, December 1913

..... Waar echter Delaunois zich onbedwongen laat gaan, voor een oogenblik vergeet dat hij de schilder van religieus leven is ; waar hij alleen beoogt het boeiende landschap getrouw en in innige samenvoeling met de natuur weer te geven, daar is zijn werk voortreffelijk ; als, om één stukje maar te noemen, dat heel mooie paneel dat een hof met kleine huisjes voorstelt, hetwelk zeer delicaat is, van mysterie, vol licht en schaduw. Haast al de teekeningen, die een landschap weergeven, zijn overigens uitmuntend werk. Zou ik er noemen ? Het hoeft niet..... maar toch, het landschap waar een paar huizen, enkele rijzige boomen op een helling aan welker voet een hobbelige weg loopt, is prachtig. Ook dat « portret » van een ouden appelaar is allerfijnst. *Arbres au vent* is ook bijzonder te waardeeren. Zoo zijn de meeste stukken en teekeningen. Door de vastheid der lijn heeft soms een krabbetje iets zoo eigenaardigs en directgeziens, dat men het een liefelijk meesterstukje zou willen noemen.

Ook de verdere werken — koppen en gestalten — zouden zijn te prijzen, indien niet een belangrijker schilderij de aandacht trok : die kerkinterieurs, die gangen en hoekjes

van kloosters en begijnhoven, in het weergeven van welke Delaunois zich een meester toont. Het trekt u onweerstaanbaar aan. Er is iets buitengewoon bekorends in dat werk, als b. v. in dat groote doek dat heet *Kapellen in St-Pieterskerk te Leuven*. Een vloer van grauwe en licht rose steenen, blauwe muurvlakken, rosig blauw en blauw grauwe lichtschijnsels, de donkere glans van zwart-en-wit marmer in 't avonduur ; een groote intimiteit, een ongestoorde rust, de eeuwigheid spreken u daaruit met zulk een kracht dat gij u voelt omgeven als van de frischheid van een lentemorgen. Elders is het een *Clair de lune dans une église,* ook al bijzonder stuk : blauwige lucht, met hier en daar geel rossige vlekken van maanlicht in die eindloos diepe kerk, waarin de bogen van de zoldering, die anders hard zijn, als omdoezeld lijken van al de mysterie der rustige eeuwen. Elders ook zijn 't lange gangen, met grauwe en groenige of roode tichels, met t'einde nog een smaller gangetje, dat uitgeeft op een tuin of zoo : want het kleine openingtje dat je daar merkt, is een vreugde van licht.

Deze dingen schildert Delaunois dus bij voorkeur : het binnenste van kerken en kloosters, de oude gestoelten en predikstoelen en de houten betimmeringen met hunne vreemde glanzingen, de koorkleederen met goud bestikt, de fonkelroode kazuivels, het koper, het zilver... en de geheimzinnigheid van het licht en van de schaduw, onder donkere of heldere beuken. Ook de gewone bewoners en bezoekers van kerken en kloosters vereeuwigt hij in zijn schilderijen en in voortreffelijke etsen. Het zijn allerkurieuste koppen, als b. v. deze : van een krachtigen man met wit kleed, waarin blauwe en rose tinten spelen dicht bij de plooien. En daaruit steekt een wonderlijke kop. Een kop zonder distinctie, met hellend voorhoofd, zonder achterhoofd en kaal, een peervormige kop, van een idioot, indien wij Lombroso gelooven mogen. Maar hier spreekt er integendeel ernst en ongesleepen vroomheid uit. Dit is prachtig werk.

Ook van de meeste etsen mag dit worden gezegd. De

Paysage à l'abbaye bénédictine du Mont César, de *Bénédictin au lutrin,* de *Benediktijner Abt,* de *Boheemsche Vrouw,* de *Vieux Forçat* (even prachtig stuk!), *De Sakristijn,* zijn ontegenzeggelijk werk van een flink kunstenaar. Het zijn waarlijk psychologische portretten — zooals Delaunois ze trouwens heeft genoemd. In elk portret liggen inderdaad de trekken eener kaste vastgelegd.

Een groot deel dezer verzameling is van zulk een gehalte, is zoo bijzonder waardevol, biedt zooveel eigenaardigs, dat ik het als een bijzondere gunst in mijn journalistiek leven beschouw, al is het in een vluchtig bericht er uwe aandacht te hebben op mogen vestigen..... Ik hoop dat Holland, als 't kan, niet zal verzuimen met Delaunois' werk nader kennis te maken, met het eerlijke werk van iemand die zeker een eersten rang bekleedt onder de schilders van dezen tijd.....

Le Réveil du Nord, Lille,
octobre 1908

..... Alfred Delaunois interprète l'église, et ses sujets mystiques sont vus par un philosophe et un artiste très sincère.

Pall-Mall, Londres,
4 mai 1906

The work of Emile Claus, Emile Wauters, Constantin Meunier (in paint), Louis Artan and Fernand Knopff, is significant; and a church interior by Delaunois discovers to many of us a painter of distinction.

La Chronique,
27 novembre 1899

..... d'intéressante et troublante profondeur. M. A. Delaunois dont l'*Angélus* et l'*Intérieur d'église* s'affirment d'ordre supérieur en leur tant personnelle émotion.

L'Écho du Nord, Lille,
29 octobre 1908

L'art de Delaunois est d'une haute envergure et d'une mysticité sincère ; ses eaux-fortes forment des visions acérées qui restent dans l'œil.

La Métropole, Anvers,
9 décembre 1912

Delaunois reste parmi les premiers et les plus « prenants » des artistes-poètes, qui subjuguent le cerveau en même temps qu'ils intéressent l'œil.

Le Peuple,
nº 112, 21 avril 1908

. . . . . .

La mysticité émouvante des grandes églises gothiques ne peut trouver meilleur traducteur que le pinceau du peintre louvaniste Delaunois. Nul mieux que lui ne rend le jeu des lumières claustrales, les froides impressions des voûtes som-

bres. Encore il aime à errer par les champs, à chanter, en des panneaux vigoureux, la belle nature ensoleillée. Son exposition, sous ce rapport, nous apporte de lui une note très nouvelle dont les luminosités et les chaleurs, les grands mouvements des ciels éveillent en nous de fortes émotions.

. . . . . .

J. C.

La Belgique artistique et littéraire,
tome XVIII, nº 52, janvier 1910

A côté du groupe d'aquarelles d'une exécution presque immatérielle de M. Claus : taches de couleur légères et nerveuses ; nuances de soleil dans les arbres dépouillés ou jaunissants ; maisons blanches, eaux luisantes qui font de la lumière dans la lumière ; à côté de ces espèces de géorgiques picturales, baignées d'air et d'espace, était placé, pour le contraste le plus suggestif, le *Matin chez la Béguine,* de M. A. Delaunois. On sait l'attirance de cet artiste, scrutateur, également, de la vie ordinaire, mais d'une vie tout enfermée en elle-même, toute dirigée, au travers d'une tradition ininterrompue de prières et d'agenouillements, vers un but à la fois lointain et proche, qui doit luire aux yeux des reclus, comme dans l'impressionnante œuvre du jeune maître : *Prières du soir au couvent,* exposée aux aquarellistes, l'autel tout embrasé qui scintille au fond de la sombre perspective, à l'extrémité des arches d'ombre et de recueillement de la nef.

M. Delaunois entend merveilleusement le langage muet des lieux de dévotion. Il en affectionne la vastitude, les formes elliptiques, les murailles nues, les surfaces sur lesquelles les clartés rares des vitraux mettent des ombres et des lueurs diffuses.

Mais ce n'est point le pittoresque qu'il y recherche davan-

tage, car, pour lui, les choses sont avant tout des figures de l'esprit. Cette remarque s'applique de même à ses visions du *Pays monastique,* pays de montagnes, rude, sévère, salubre, comme aspire à l'être l'existence de ceux qui s'y réfugient.

ARNOLD GOFFIN.

La Gazette, Bruxelles
17 décembre 1913

ALFRED DELAUNOIS

Alfred Delaunois est l'un des plus artistes parmi nos peintres d'à présent. Il a des impressions originales et il les formule dans un langage qui lui est personnel. Qu'il use de la couleur à l'eau, des crayons de couleur ou de la couleur à l'huile, il aboutit toujours aux mêmes expressions à la fois discrètes et somptueuses, aux mêmes mystérieuses harmonies de splendeur amorties et chuchotantes ; qu'il peigne une figure altière ou quelque vieux mur de ruelle, il suggère le même émoi, et chez lui la lumière et l'ombre disent les mêmes choses avec seulement des différences de vigueur.

Il n'est pas de peintre dont l'œuvre ait autant d'unité dans la diversité des sujets évoqués. On a beaucoup parlé, depuis quelques années, de la peinture religieuse. On a voulu voir la renaissance d'un art effacé par l'esprit de notre époque dans les compositions qui tentent, artificiellement, de nous rendre des naïvetés abolies et ayant, aujourd'hui, une signification absolument opposée à celle qu'elles avaient jadis.

Si dans l'art de notre temps on veut trouver une expression religieuse, c'est, je crois, chez Delaunois qu'il faut la chercher. Il ne peint pas de personnages symboliques. Mais dans tout ce qu'il évoque — figures de moines ou de paysans, intérieurs d'églises, humbles façades de béguinages, paysages — frissonne du mystère, de l'occulte, du doute, dans la science la plus compliquée, la plus tourmentée.

Du tourment. C'est cela qui domine le langage parlé par Delaunois, ce langage qui dispose de tous les procédés, de toutes les habilités, qui les amalgame, les discipline, les maîtrise. L'artiste sait toutes les ressources de son art, possède toute la science. Celle-ci lui permet de regarder avec acuité, de formuler avec force. Mais sa personnalité consciente, celle qui analyse et qui agit, subit les influences d'une autre personnalité impulsive, pleine de souvenirs ataviques, de sensibilités anciennes, d'inquiétudes millénaires, et de doutes, et d'effrois. Autour des aspects concrets que Delaunois fixe avec netteté, il voit ou il croit voir, il entend ou il croit entendre, des frémissements inexpliqués et des murmures confus. Dans l'étrange regard bleu de cette tête de moine puissamment dessinée, miroite un reflet d'inconnu ; cet autre moine debout dans sa stalle semble se pencher vers quelque chose d'invisible et de pourtant frissonnant dans la lumière confuse tombant d'un vitrail ; quelque chose d'insaisissable rôde dans l'ombre de cette petite porte ; et dans les mouvements des nuages, dans leur couleur blême, sur ces meules, dans l'inclinaison grave de cet arbre dans la nuit, il y a du surnaturel. Partout l'artiste, à côté de ce que l'on voit, semble chercher quelque chose, qui lui apparaît furtivement, fugacement, dans le style, dans les jeux de la lumière, dans l'éclair éteint des yeux, et qui demeure latent, mais insaisissable.

Assurément, ce n'est point de l'art religieux comme l'entendent les esprits orthodoxes ; cela n'a rien de commun avec l'ancien ou le nouveau Testament ; il n'y a là qu'une atmosphère de mysticisme, un reflet de l'émoi religieux dans la sensibilité d'aujourd'hui, avec l'effort d'une volonté tourmentée du désir d'analyser le mystère, de l'éclaircir, de le dissiper, à l'aide de cette science que manifeste une exécution capable de traduire toutes les ambiguités.

Sur le catalogue d'une exposition de Delaunois, j'ai crayonné des notes à côté de la plupart des titres. Car il n'y a, en cette exposition, rien d'indifférent. Et je ne parlerai

spécialement d'aucune œuvre, parce qu'il faudrait parler de toutes ; ce dessin : *Fillette des Champs,* à la ligne pure et noble ; cet autre, évoquant avec tant de caractère et de précision un intérieur d'église, cette minuscule aquarelle dans laquelle une maisonnette de béguinage prend la grandeur d'un temple, tout cela est aussi fouillé et aussi éloquent que ces têtes hantées, que ce grand tableau majestueux : *Les Chapelles à l'église St-Pierre,* que ces merveilleux paysages nocturnes.

Il faut tout regarder, et il faut admirer presque tout.

GUSTAVE VAN ZYPE.

Le Petit Bleu, Bruxelles,
18 octobre 1903

Delaunois s'affirme décidément comme un de nos peintres les plus originaux et les plus puissants. Il a une suite de tableautins formant une frise de la série *Le Pays monastique.* C'est une manière de panorama synthétique du Nord-Est brabançon, paysage tragique, ou, du moins, que M. Delaunois voit sous un jour tragique et auquel il donne un caractère incomparable ; c'est d'une intensité d'émotion que comporte rarement la peinture paysagiste, surtout dans ce pays de réalisme attendri. M. Delaunois est le seul artiste qui soit arrivé à une telle perfection d'art, c'est-à-dire à une formule aussi définitive.

ERGASTE.

Le Journal de Bruxelles,
18 décembre 1913

..... On sait le haut intérêt de l'art d'Alfred Delaunois. On sait l'effort continu de ce probe et consciencieux artiste que

la vie monastique séduit au point d'en faire presqu'exclusivement le sujet de son œuvre. Ses interprétations de la vie bénédictine, ses visions du pays monastique, ses notations de béguinages aux âmes solitaires, sont pleines d'un mysticisme recueilli.

L'église est pour lui une entité qu'il célèbre en ses diverses manifestations, tantôt dans la somnolence d'une après-midi, tantôt en pleine animation des cérémonies du culte, mélancolique au déclin du jour, mystérieuse au clair de lune.

Le caractère mystique de l'œuvre de M. Delaunois s'affirme non seulement dans le choix des sujets, mais aussi dans sa technique d'une synthétisation subtile des lignes et des couleurs. C'est moins le côté pompeux, chatoyant, des liturgies qui le retient, mais plutôt l'atmosphère tranquille, toute en nuances, aux tonalités assourdies qui le charme. Si parfois quelque note plus claire, plus vibrante se fait entendre, elle n'en fait que mieux ressortir la sérénité, le recueillement de toutes ses compositions. Le souci de rendre les émotions de la vie intérieure se montre encore dans ses portraits qualifiés par l'artiste lui-même de psychologiques et qui nous arrêtent moins par le charme d'une élégance de formes rarement cherchée que par leur intensité de suggestion. Sans aucun doute M. Alfred Delaunois peut être classé parmi les artistes les plus foncièrement originaux de notre époque.

G. Combaz.

La Plume,

19 décembre 1913

Les environs de Louvain n'ont ni grandes plaines, ni hautes montagnes, ni rochers abrupts, mais ils ne manquent pas de caractère : larges étendues que les cultures découpent en quadrilatères, collines ondulées découvrant de vastes panoramas, horizons qui se perdent au lointain, ravins profonds, forêts pleines d'ombre et de mystère, châteaux, villas,

antiques abbayes qui connurent des siècles d'opulence : celle de Parc, fondée en 1179, est la plus imposante, et forme un ensemble de bâtiments véritablement magnifique.

C'est à l'étude de cette région que s'est consacré tout l'art d'Alfred Delaunois qui montre une partie de son œuvre à la galerie G. Giroux, enfin rouverte.

Son œil est fortement imprégné de la poésie de ce *Pays monastique* qu'il s'est donné pour mission de décrire et dont il s'efforce d'exprimer en une œuvre multiple et qui constamment s'accroît, la grandeur calme et la beauté simple et forte. Son art n'est pas de ceux qui saisissent le passant et s'imposent à son attention par la rutilance des tons et la recherche du détail amusant. Il est tout de réflexion, de simplification, d'étude. Il néglige totalement l'intérêt anecdotique et prétend arriver à l'émotion par l'unité et l'intensité de l'expression. Dans *Avril au Pays monastique,* ou *Après les Blés,* par exemple, pas un détail n'accroche le regard, mais la contrée est là tout entière, solennelle et paisible, avec son grand ciel où courent les nuées pathétiques.....

Et la *Vie bénédictine* a suscité l'intérêt de l'artiste. Il a erré dans la profondeur des cloîtres, assisté aux offices où se rendent les moines, épié leurs visages fermés, observé leurs grands fronts où sont murés les rêves, scruté leur regard absent :

> Les uns, n'ayant jamais péché, portent leur âme
> Comme un faisceau de lys sur leur manteau brodé,
> Ils ont le front de calme et d'ardeur inondé
> Et dans leurs doigts d'argent ils portent une flamme ;
>
> . . . . . .
>
> D'autres, la gorge sèche et la poitrine en feu,
> Sont les suppliciés de jeûne et de prière
> Dont le corps s'éternise en des gestes de pierre
> Et qui dans les déserts hurlent après leur Dieu.

Et les béguinages aussi l'ont attiré dans leurs cours ombreuses, leurs jardins à l'herbe haute, leurs maisonnettes

puériles, couvertes de végétations folles. Il a pénétré dans ces demeures, à la suite des béguines pieuses, et il a participé à leurs exercices religieux. Après elles, il est entré à l'église, pour en admirer les vastes nefs qui, le soir, s'emplissent d'une ombre mystique, et qui se parent de multiples splendeurs à l'heure où, dans les odeurs d'encens, le tumulte des orgues et la majesté des offices, elles font éclater la pourpre de leurs vitraux et les ors de leurs autels : *Les Chapelles à l'église St-Pierre, à Louvain,* traduisent avec somptuosité la ferveur et l'admiration de l'artiste, en un tableau caractéristique de son talent. Œuvre poussée, reprise, étudiée, qui ne cherche pas à faire valoir la belle « touche », l'habilité, le métier, mais s'efforce de rendre la matière, la vérité, la vie.

L'Amitié de France, Revue politique d'art et de littérature

UNE FIGURE D'ARTISTE

ALFRED DELAUNOIS

Le catholicisme, quoi qu'en disent les philosophes d'école primaire actuellement en vogue, n'est pas incompatible, même à notre époque, avec la valeur intellectuelle ; dans la littérature ni dans l'art, les catholiques ne sont les derniers. Mais d'artistes catholiques, il en est, il en fut toujours peu, si l'on donne à ces deux mots tout leur sens et si l'on veut dire des hommes n'ayant qu'une pensée, qu'un but, qu'un sentiment, qu'une vie : leur Foi. Ceux-là, il faut s'ingénier à les exalter et à les aimer, selon leurs mérites. C'est pourquoi le nom d'Alfred Delaunois est de ceux qu'il faut retenir, son œuvre de celles qu'il faut connaître.

M. Delaunois habite Louvain, ville d'aspect hautain avec ses monuments de somptueuse allure, son hôtel de ville, ses églises, avec aussi tout le prestige intellectuel de son passé. La vie universitaire, qui y est intense, l'anime peu, mais lui donne un cachet de labeur assidu, de bel et grave effort. C'est dans cette ville et surtout dans l'église St-Pierre et les calmes béguinages que le peintre trouve ses sujets.

Nul mieux que lui ne représente les couloirs longs et solitaires d'un cloître, avec leurs fenêtres grillagées, leurs énormes piliers, leurs voûtes résonnantes, et puis ces dalles, dont la symétrie noire et blanche n'est brisée que par les reflets d'une lumière qui se décolore, se pacifie, devient timide et verdâtre ; car les clartés impétueuses viennent se briser aux ogives des cloîtres ; car il faut un jour plus atténué et plus doux pour caresser harmonieusement les âmes blanches des moines. Nul n'a plus magistralement rendu la beauté complexe de ces maisons de prières ; beauté faite de résignation endolorie, de sérénité, de force aussi et où se mêle, chez ceux qui les hantent, le magnifique orgueil de braver la vie et de posséder en leurs extases ce bonheur que cherchent vainement les humains.....

Il aime à reproduire aussi les chapelles ténébreuses des vieilles églises, où l'on est si bien pour prier, où le jour pénètre à peine, idéalisé par les couleurs douces du vitrail, toute sa fougue apaisée. Comme elles sont accueillantes ces chapelles, à l'heure où le soir vient, où les formes s'estompent, où se joue parmi la blancheur assoupie des piliers le drame angoissant des cierges qui vacillent, se débattent contre l'ombre, et, las bientôt, ne savent plus qu'égratigner la nuit triomphante de leurs jaunes lueurs ! C'est alors que les vieux saints s'animent dans leurs niches, que l'atmosphère se parfume et grise. Et sur la verrière qui s'éteint, le manteau rouge d'un martyr, contre qui déferle encore un dernier soleil, met, à ce décor de paix, une tache de sang.

Il parcourt aussi les environs de Louvain, toute cette campagne brabançonne qu'il définit très joliment : *Le Pays*

monastique. Paysages nerveux, passionnés, où des arbres collent la noirceur douloureuse et frissonnante de leurs feuilles sur l'ouate éblouissante des nuages. Campagnes en détresse, faites d'immenses champs monotones, de mornes horizons, de la houle brune et figée des guérets.

Tels sont les sujets : intérieurs d'églises, monastères, et plus rarement paysages, où il affirme son talent. Je regrette qu'il n'ait pas choisi Bruges comme champ coutumier de ses études. Mais enfin la Providence l'a placé en un lieu propice où sont d'incomparables églises, peuplées de merveilles, embellies aussi par les croyances accumulées des siècles. Il vit là où il doit, puisque, selon le mot d'A. Praviel, on y peut encore se cloîtrer, prier, vivre.

Ce n'est ni la solide élégance des nefs, ni la magie des architectures que célèbre M. Delaunois, peintre d'église. Il ne faut pas le ranger parmi ces architecturistes, pour lesquels j'avoue ma sympathie. J'aime cette cathédrale d'Anvers, dont Pierre Neefs traduisit en maints tableaux la majesté grandiose et où la lumière jaillit, s'entrecroise, fuse en éblouissantes gerbes. J'aime surtout ce Van Ehrenberg, l'admirable peintre de l'église des Jésuites, à Anvers, dont la distinction est un peu guindée, mais si parfaitement élégante, si noblement ordonnée, si « grand siècle ».

De ces artistes on pourrait rapprocher quelques Hollandais, fervents du style huguenot et qui se plaisent dans l'atmosphère réfrigérée des temples, incléments aux âmes, avec leurs horribles losanges noirs échancrant la clarté des piliers : Geraert Flouckgeest à Delft, et, à Harlem, Israël van Nilthele.

Alfred Delaunois est peu influencé par ces maîtres. Il lui arrive quelquefois de rechercher la précision d'une ligne ou la grâce si légère, aérienne d'une nervure gothique. Mais cela est rare et il préfère que les contours soient flous, dans l'ombre propice des cathédrales.

Ce qu'il s'ingénie à noter, ce sont les impressions, même les plus fugitives, de l'âme. Que lui importent ces merveilles

d'architecture ? Il les peint pour les drames de conscience, pour les mystiques extases, pour les religieux enthousiasmes dont elles sont le nécessaire décor. S'il s'intéresse aux jeux de lumière, aux verrières irradiées, à la pesanteur tragique de certaines ombres, c'est pour l'émoi qu'il en ressent. Et ce qu'on peut lire en toute son œuvre, c'est son âme où passe en ouragan du soleil ; où bruissent, doucement mélancoliques, les quotidiennes prières; son âme tour à tour bouleversée, fiévreuse, apaisée, sommeillante ou radieuse.

Cet art sans doute est difficile, car en somme, le pittoresque des églises est facile, avec l'agaçante monotonie de leurs rangées de chaises et leurs confessionnaux, lourdes et mystérieuses armoires où se déposent les péchés ; elles se peuplent de femmes aux mantes sombres, agenouillées sur des prie-Dieu, un chapelet noué autour de leurs mains jointes, et pieusement affalées dans la nuit, où ce chapelet les rive : formes noires qui dans l'ombre propice ont jeté l'ancre ! Avec un peu de métier, d'émotion sagement répartie, on peut obtenir de très convenables œuvres. C'est un peu comme le mélodrame : il existe des trucs que les roués connaissent et qui suffisent pour bâcler une pièce.

Il faut, pour animer de pareils sujets, l'imagination ardente d'un Delaunois..... Celui-ci n'est pas du tout du genre ambigu.

Il avère une sensibilité un peu tumultueuse, confuse quelquefois, avec des incohérences, des imperfections, mais qu'on sent que l'étude fera disparaître. Il a l'indépendance altière d'un barbare (1), une ardeur insuffisamment disciplinée peut-être, mais qui s'exprime chaque jour avec plus de netteté, plus d'ordre, plus d'art.

---

(1) Il faut réhabiliter ce mot, que des contemporains accoutument d'employer avec son sens romain, c'est-à-dire dédaigneux, et significatif de brutalité, de désordre, d'infériorité. Il faut pourtant en prendre son parti. Nous sommes en Flandre des Barbares très peu latinisés. Prétendre le contraire serait nous renier. Mais notre barbarie n'a rien dont nous ne devions être fiers.

Pour tout dire, il est de ceux que Huysmans aurait aimés.

Il nous reste à préciser la religion de cet artiste, car entre la foi protocolaire d'un Bourget et le mysticisme liturgique d'un Huysmans, il y a toute une gamme de nuances : c'est la force du catholicisme de pouvoir satisfaire les esprits les plus dissemblables et de s'accommoder également de l'émouvante naïveté d'un Verlaine, du stylisme raffiné d'un Flaubert et de la solennelle inquiétude de M. Brunetière.

Au xv^e^ siècle même, que de diversité dans le mysticisme! Il est calme, très savamment et minutieusement ordonné chez Memling ; douloureux avec Vander Weyden, un peu théâtral chez Quentin Metsys ; secoué chez Gérard David d'un grand frisson d'horreur (1) et poétisé par Bouts (2), qui aime les vergers fleuris, les détails pittoresques et qui laisse planer sur son œuvre tant de douceur. Tous ces peintres ont certainement agi sur Alfred Delaunois.

N'est-ce pas à Louvain, dans cette église St-Pierre tant aimée, que se trouve le chef-d'œuvre de Vander Weyden, et, l'on peut dire, de la peinture religieuse tout entière : cette *Pietà,* cri de terreur et d'espérance à la fois ; *Christ martyrisé,* barré de sang, à bout de forces, *Vierge en détresse,* crucifiée dans son amour de mère ; *Jean,* admirable d'indignation figée, et *Madeleine,* aux beaux yeux ternis : vision poignante, mais de confiance, aussi en Celui qui souffrit tant pour nous. Ce tableau, Delaunois le connaît et, j'en suis sûr, il a dû prier souvent et se vautrer l'âme devant ce miraculeux chef-d'œuvre, car son Dieu, c'est celui de Vander Weyden, c'est celui de Pascal : un Dieu « sensible au cœur ».

Au point de vue artistique cependant, il a su garder toute son originalité. C'est un moderne, c'est un contemporain ; il est bien de notre époque d'inquiétudes sentimentales, d'hésitations métaphysiques, de chaos doctrinal. L'athéisme dominateur, la matière triomphante ont agi sur ses croyan-

(1) L'*Écorchement du Juge prévaricateur* (Musée de Bruges).
(2) *La Sentence de l'empereur Othon* (Musée de Bruxelles).

ces ; mais pour les exacerber jusqu'au paroxysme. Sa dévotion est enthousiaste et d'une magnifique spontanéité ; il narre quelquefois les tragédies anxieuses de son âme ; il est rarement doux et confiant ; il passe brusquement au rire, mais un rire qui grince, à une joie striée d'amertume ; et dans toute son œuvre il y a, dirait-on, de l'angoisse. Il rappelle, modernisé, plus timide aussi et plus triste, mais fougueux, mais excessif, mais génial, notre fameux peintre de « diableries », Jérôme Bosch.

Delaunois, c'est un Bosch qui n'ose pas toujours.

Je crois qu'on citera souvent Bosch à son propos quand il aura soumis au public l'admirable collection d'eaux-fortes, que j'ai pu voir dans son atelier et qu'il se propose, je crois, d'exposer au *Cercle Artistique de Bruxelles*.

C'est une série de figures plébéiennes : des ouvriers, des paysans, des gueux, des prisonniers même, si j'ai bonne mémoire, qui étonneront par le relief puissant de leurs physionomies, par l'implacable rudesse de leurs traits, par tout ce qu'ils ont de rare, de douloureux, de fatal.

Tel est, en peu de mots, le caractère de son œuvre. La plupart de ses tableaux illustrent de pieuses et sublimes vieilleries. Mais ce n'est pas une déférente curiosité qu'il leur témoigne. Elles vivent intensément pour lui. Aussi, ce n'est pas Louvain qu'il faut chercher dans l'œuvre de Delaunois, au moins dans cette dernière catégorie. On n'y trouvera rien autre chose que Delaunois lui-même, et c'est à dire l'un des plus vigoureux artistes, l'un des plus riches tempéraments de notre époque.

ALBERT CROQUEZ,
Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

Echo Literacko-Artystyczne,
Warszawa 1913. Zeszyt 2. Rok II

Zapowiedziane juz sa dwie zbiorowe wystawy pejzazysty Verstraeten'a i Delaunois. Po artystach tych spodziewaja

sie milosnicy sztuki, bardzo wiele. Mówi sie tu, ze Verstraeten stworzy nowa po slawnym Claus'ie szkole pejzazu, Delaunois zas siegnie po slawe po laury, jakich od czasu Meunie'ra zaden artysta belgijski nie zdobyl. Ostatnie dziela Delaunois ogladalem na wystawie « Estampe » w Brukselli. Nie ulega watpliwosci, ze artysta ten budzacy dzis podziw w Niemczech i coraz bardziej popularny we Francji, ma przed soba « swiatowa » przyslosc. Z rysunków i szkiców Delaunois na wystawie « Estampe » przebija sila, rozmach, natchnienie, przypominajace najswietniejsza tradycje Renesansu.

Der Cicerone, Leipzig,
Januar 1913

..... So ist diesmal Alfred Delaunois der Spezialist der Löwener Kircheninterieurs und von Land und Leuten dieses Kreises ausgiebig vertreten.....

Frankfurter Zeitung, Frankfurt a. M.,
26 März 1909

« Art flamande »

.....Wenn A. E. Delaunois mit tiefen, mystischen Gedanken die verschwiegenen Ecken alter Klosterhöfe in Löwen malt, wenn er, wie niemand anders, die weihrauchumschwebte Weihe alter gotischer Kirchenhallen schildert, so ist seine Kunst und sein Dichten aus den flandrischen Landen heraus gewachsen, so gut wie die Farbenfreude der anderen.....

Frankfurter General Anzeiger, Frankfurt a. M.,
8 November 1906

..... Der Brüsseler Alfred Delaunois hat 15 Gemälde gesandt. Ein durchaus gewandter Techniker, der mit Vorliebe Einblicke und Durchblicke in Gänge, Hallen und Kirchen malt, die Räume mit alles einhüllendem Dämmerlicht erfüllt, in das sich einzelne Farben hineinmischen. In ein paar grösseren Landschaftsstudien legt er Wert auf die Behandlung grosser Wolkenbildungen.....

Münchener Post, München,
24 Januar 1907

..... Eine ziemlich umfangreiche Serie von Gemälden macht mit dem Schaffen A. Delaunois' bekannt. Er ist am stärksten in kleinen Landschaftsausschnitten, die er sehr farbig und intim zur Darstellung bringt. Dieze zarten, in der Form sehr weichen Schöpfungen verraten keine grosse künstlerische Kraft, aber viel Liebe, ein intensives Empfinden und eine tiefe, mystische Anteilnahme an den Dingen der Aussenwelt. Noch stärker tritt dieser mystische Einschlag hervor, wenn Delaunois das Schweigen in langen, dunklen Korridoren, in hohen Steinhallen malt. Hier wird er fast literarisch und bringt mit vorwiegend graphischen Mitteln Stimmungsinhalte zum Ausdruck, die an Maeterlincks Puppenspiele denken lassen. Allem Anscheine nach ist Delaunois überhaupt von der Zeichnung ausgegangen, von mystisch-literarischen Darstellungen, und erst von da über den Umweg der Lichtschilderung zu der absoluten farbigen Weltanschauung gelangt, die sich in seinen deli-

katen Landschaften spiegelt. Die Mystik hat ja erfreulicherweise die Tendenz, den allegorischen, direkten Ausdruck zu verlassen und in Form und Farbe, wie sie die Natur uns bietet, unterzugehen.....

M.

Hamburgischer Correspondent, Hamburg,
3 October 1903

Unter den Darbietungen der Aquarellisten, die mit ihrer auch Zeichnungen und Pastelle enthaltenden Kollektion in Summa vielleicht besser abschneiden als die « Jung-Belgier », fesseln in erster Linie die koloristisch und zeichnerisch markigen Leistungen von Alfs. Delaunois, der ein ebenso tüchtiger Architekturmaler wie Landschafter ist und sein Können und Empfinden gleichzeitig in einem gesunden Naturalismus wie herb dekorativen Stil zu dokumentiren weiss. Er ist vorzüglich vertreten durch ein monumental wirkendes Kircheninterieur und die beiden stimmungsvollen Landschaften *Das Thal* und *Die Allee*.....

Le Bien Public, Gand,
11 décembre 1912

. . . . . .

La critique a dit et redit le charme de rêve qui se dégage des pages étrangement exécutées, on pourrait dire « tripatouillées », de Delaunois, s'il ne s'attachait un sens vulgaire et défavorable à ce mot d'argot (les artistes disent parfois « cuisinées »). Rarement jusqu'ici, on avait aussi justement rendu « l'atmosphère de prière » de nos temples aux mystérieux recoins, aux fuyantes perspectives...

Au XVII^e et au XVIII^e siècle, on a peint bien des intérieurs d'églises et il en est de jolis dans nos musées, notamment au Musée de Gand ; au XIX^e siècle, le hollandais Bosboom en a fait d'admirables, surtout à l'aquarelle, mais il y a dans ces peintures quelque chose de froid, de luthérien et de janséniste, tandis que dans les bonnes œuvres de Delaunois on sent presque la prière s'élever avec les spirales mourantes de l'encens.

Ceux-là seuls qui nient l'influence des milieux et la force des ambiances, les matérialistes purs, ne comprendront pas l'éloquence d'un bon Delaunois.

. . . . . .

A. DUTRY.

Internationale Kunst und Theater Zeitung, Dresden, n° 18 vom 30 April 1905

..... Neben diesen urdeutschen Werken von Kraft und Fülle hat im kleinen Kabinett der belgische Maler Alfred Delaunois eine Reihe winziger Landschaftsbildchen voll prickelndem Reiz ausgestellt. Das ist ein Flimmern von Lust und Farbe, von Luft und Duft. Die Farbe ist flott und pastos, die Zeichnung subtil und von bewundernswürdiger Eleganz.....

S. E.

Bonner Zeitung, Bonn a. Rh., 6 Dezember 1904

..... Die dritte Gruppe endlich ist durch Alfred Delaunois glänzend vertreten. Es handelt sich hier weder um Land-

schaften noch um soziale Motive. Diese Künstler sind vielmehr aus der Gegenwart in die Vergangenheit geflohen. Nicht Mons, das rastlos tätige, ist ihre Arbeitsstätte, sondern Brügge, wo die Vergangenheit aus stillen Winkeln hervorkriecht und das Geheimnisvolle hinter den Steinwänden alter gothischer Kathedralen lauert. Alles, was weltfremd ist, wird von ihnen gemalt : Alte Beguinen, die ihre Gebete verrichten und in morschen Klöstern ihr Leben vergraben, Krankenpflegerinnen, die vom Leben gleichfalls nichts mehr zu hoffen haben, Mönche und Matronen in seltsamen schwarzen Mänteln. Delaunois hat eine ganze Auswahl derartiger Bilder in seinem *Au Pays monastique* und im *Vie de Béguine* gesandt. Diese Künstler malen auch ganz anders, als die übrigen Belgier. Ihre Farben haben nicht das Fette und Oelige, nicht das Derbe und Behäbige, sondern sie sind gleichsam antikisiert, bleich und unirdisch. Es herrscht auf allen diesen Bildern eine seltsame Farbenenthaltsamkeit, die auf einigen sogar zur weiss-grau-schwarzen Monochromie wird. Verwandt mit diesen Vergangenheits-Künstlern ist Fernand Khnopff, ein seltsamer, rätselhafter Mensch, der seine Kunst von Moreau, Rosetti, Burne Jones u. a. geholt hat. Er malt mit Vorliebe schöne, weltabgewandte Mädchen mit einem trauernden Lächeln auf den feinen Zügen, Sphinx-Köpfe mit kalten, in eine unergründbare Welt starrenden Augen und ähnliche mystisch-symbolische Motive. Khnopff bedient sich dabei gern der Aquarell-Technik, deren zarte, fast sphärische Ausdrucksmittel seiner diskreten Kunst am meisten zusagen. Ausser diesen Künstlern sind noch Léon Bartholomé und Rassenfosse mit wundervollen, zum Teil bunten Radierungen vertreten. Von Delaunois sehen wir ausser seinen charakteristischen Beguinen-Bildern noch mehrere Panneaux mit kleinen impressionistischen Landschaftsstudien und eine glänzende Auswahl radierter « psychologischer Porträts ». An diesen charakteristischen, mit ganz eigenartiger, überaus kraftvoller Technik gearbeiteten Blättern erkennt man, dass Delaunois nicht nur zu

den tüchtigsten Könnern und vielseitigsten Malern, sondern auch zu den tiefsten Künstlern der modernen Belgier gehört.

Dresdner Anzeiger, Dresden,
12 October 1904

..... Durch Feinheit des Tons zeichnen sich die Arbeiten des Belgiers A. Delaunois aus, besonders ein duftiges Kapelleninneres und das daneben hängende, die übrigen sind Strassenstücke. Die schlimme Sucht, den einzelnen Bildern durch tiefsinnige Namen tiefere Bedeutung zu verleihen, tritt bei der Holztreppe, die von oben rieselndes gelbliches Licht erhält und an deren unterster Stufe ein Paar Holzschuhe stehen, am besten hervor; es heisst « l'âme qui monte ».....

R. S.

Generalanzeiger für Bonn u. Umgegend, Bonn a. Rh.,
5 Dezember 1904

..... Da ist Alfred Delaunois, ein für uns fast noch gar nicht bekannter Meisterschüler Constantin Meuniers, der durch die Originalität psychologischer Studien ebenso überrascht, wie durch die stimmungsvolle Eigenart seiner Landschaften, wobei er besonders den stillen Zauber klösterlicher Einsamkeit in seinen Sujets bevorzugt. Die von ihm geschaffenen Radierungen von Beguines zeigen scharf ausgeprägte Physiognomien, die in der seelenvollen Charakteristik der Gesichtszüge uns förmlich die Lebensgeschichte des Originals erzählen. Auch in kleineren Landschaftsbildchen erweist sich Delaunois als ein geistvoller Maler.....

The Daily Chronicle, Fleet Street, Londres, E. C.,
2 mars 1906

Belgian Art in London

..... M. Alfred Delaunois again paints beautifully luminous little interiors, as, for example, his *Life of the Nun* triptych, which are French in technique, but Flemish in quiet charm.....

National Zeitung, Berlin,
24 April 1908

..... Der andere Künstler : Delaunois aus Louvain, ist gewissermassen Spezialist für den Dom St. Pierre dieser Stadt, den er in allen Beleuchtungen vom Morgengrauen bis zur untergehenden Sonne, die durch die alten Kirchenfenster bricht, gemalt hat. In feiner mit starkem koloristischen Gefühl und weichem Schmelz gemalten Darstellung des Innern der Kathedrale lernt man diese altehrwürdige Kirche mit ihren hohen Schiffen, den Kreuzgängen, den in feines Halbdunkel gehüllten Kapellen, Grabmälern, Portalen erst wahrhaft kennen und verstehen. Der übrigens noch junge Maler begnügt sich aber nicht mit dem Architektonischen des Doms, er bringt auch eine grosse Anzahl von Bildnissen von der in ihm und um ihn beschäftigten Personen, Priestern, Chorknaben, Dienern und Aufwärterinnen. Endlich zeigt er grosse und kleinere Darstellungen der Louvain umgebenden Landschaft, des *Pays Monastique*, wie er sie nennt.....

Frankfurter Zeitung, Frankfurt a. M.,
30 November 1906

..... Der belgische Maler Alfred Delaunois-Brüssel teilt mit dem Bretonen Désiré Lucas die Vorliebe für Helldunkel- und andere Lichtprobleme. Aber weiter geht die Aehnlichkeit nicht. Der Stoffkreis ist ein anderer, bei Delaunois spielen die Menschen eine ganz untergeordnete Rolle, die Landschaft tritt zurück, das Innere der dunkeln Kirchen ist von mystischem Zauber erfüllt, die Gänge und Räume sind leer und verlassen. *Femmes recueillies :* allmählich erkennt man aus dem Dunkel die Kirchenstühle, auf denen Frauen sitzen. Zwei gewaltige Säulen hinter den Stühlen, und ein Bodenstreif vor diesen sind das einzige Halblichte. Wie es von da wieder ins Finstere zurückgeht, und das gebrochene Schimmern auf den Säulen, das nimmt dem Beschauer in einen Bann, dem er sich nur ungern entzieht. Ein Meisterstück der Luft- und Linearperspektive ist der lange, mit roten Ziegeln gepflasterte, weissgrau gestrichene Gang unter einer Balkendecke. In der Mitte zwei Türen, ganz schwarz, neben einander. An der andern Wand hängt ein Mantel, nach welchem das Bild *Le Manteau* getauft ist. Ganz hinten in der Höhe zwei Fenster. *Un Après-midi d'été* zeigt einen ähnlich gebauten Gang. Das Sonnenlicht fällt überaus warm auf einen Teil des Bodens und auf eine gelbe Tür. Durch einen Bogen, hinter dem der Treppenansatz sichtbar ist, sieht man am Ende eines anderen langen Ganges ins Freie auf Baumstämme. Von gleicher Feinheit und Anziehungskraft, in genialem Variieren ähnlicher Beleuchtungsverhältnisse sind : *Chez la Nonnette, Silence, Un Rayon de soleil* und, besonders tief und geheimnisvoll, *Un soir à l'église.* Auffallend ist auf der schönen Landschaft *Un nuage* der Himmel, der fast vier Fünftel der Bildfläche einnimmt. Das

Geballte der Wolken ist mit erstaunlicher Wahrheit gegeben. Sechs kleine Landschaftsskizzen (in Oel, die meisten andern Tafeln sind farbige Zeichnungen) *Pays Monastique* sind fein und sehr anschaulich ausgeführt.....

S.

Il Messagero, Rome,
10 avril 1911

Un fondo misterioso, vanente come gli angoli delle architetture nell'addensarsi delle ombre della sera ha il quadro di Alfred Delaunois, *La preghiera della sera al convento*, in cui le incerte fiammelle delle lampade sembrano lagrime di malinconia o spiriti adunati sotto la protezione sacra.....

Leipziger Neueste Nachrichten, Leipzig,
1 Juni 1911

Neben diesen Hauptrivalen beherbergt die Kunstschau im *valle Julia* noch eine Anzahl kleinerer Konkurrenten, die aber doch manch überraschendes Wort zu sagen haben! Als Uebergang hierzu ist Ungarn zu nennen, dessen schmucker, effektvoll arrangierter Pavillon neben einem Ehrensaal für Benczurs und Laszlos Porträtkünste in einem majestätischen Munkaczy-Raum und einem bezaubernden Szinyei-Merse-Kabinett viel bewunderte Höhepunkte altmeisterlicher Kunst besitzt, denen sich leider die bedeutende Jung-Ungarische Schule nicht vollwertig gegenüberstellt. In Belgiens kleinem Pavillon, der nur einen Kreis von kleinen Kabinetten beherbergt, überrascht die Wucht manch scharf geschnittener Persönlichkeit. Da ist der Meister des verdämmernden Kircheninterieurs, Delaunois, da der packende Sozialist Laermans, da die grosszügigen Landschafter Cour-

tens, Stobbaerts, Gilsoul, Heymanns — fast überall dominieren grosse Formate, die von einem eigenartigen Drang zum Monumentalen durchpulst, doch von einer hochentwickelten Farbenkunst gebändigt sind. Der Einfluss der Plastik scheint unverkennbar — umso bedauerlicher, dass man da von Meuniers Schaffen nichts zu sehen bekommt und selbst Minne nur durch einen einzigen (allerdings prachtvollen !) Bronzekopf vertreten ist.

La Prensa, Buenos-Aires,
5 juin 1911

Artistas de varias nacionalidades

. . . . . .

La joven y triunfadora escuela de los jóvenes pintores belgas, después de la muerte de Enrique Evenepoel, es dignamente representada por Alfred Delaunois. El ambiente de las pequeñas ciudades de Bélgica, lleno de tristeza austera, suavizada por la gentileza de una piedad mística, encuentra su ilustrador inmejorable en el artista quien ha dado al arte toda una producción de primer orden, que le vale su renombre y su título de jefe de una de las más acreditadas escuelas pletóricas. Con el título : *Au Pays monastique,* Delaunois expone seis impresiones de arte, dignas de la firma que llevan. *Interior de Iglesia,* representa completamente al maestro, cuya actuación muy significativa de artista y de psicólogo confirman en forma indiscutible su originalidad.....

La Métropole, Anvers,
nº 107, 15e année, 16 avril 1908

..... Nous avons pu voir dernièrement les plus belles et les plus fortes œuvres que ce peintre ait produites jusqu'ici. En ces derniers ouvrages son coloris a gagné en vigueur,

en richesse et l'émotion émanant de ces compositions religieuses s'est accentuée encore. Compositions religieuses, ai-je dit, quoiqu'elles ne nous montrent pas des sujets inspirés par la Bible ou par les évangiles ; elles le sont, en effet, car un sentiment si intense de dévotion, un si profond recueillement règnent en ces coins d'anciens temples, sous ces voussures inébranlables, interprétés par l'artiste, que nous ne connaissons aucun peintre de l'heure actuelle pouvant sous ce rapport lui être comparé.

Une des plus belles pages est *Après un chant liturgique à Ste-Catherine.* On voit en partie l'autel d'une des nefs latérales et comme fond entre les colonnes du second plan une partie du chœur illuminé par des vitraux transpercés par le soleil. Des voiles d'encens traînent deci-delà, s'accrochant aux vieilles pierres, à la voûte cintrée. Les marbres blancs et noirs, les dalles usées par les pas de tant de générations déjà, reluisent doucement pendant que les candélabres massifs, les statues polychromées font chanter leurs ors et leurs couleurs fraîches. Et par les verrières tombent les frissonnants rayons visés du jour du dehors que l'on devine être clair et joyeux. Tout cela forme un concert de couleur d'une opulence extraordinaire et que domine cependant cette voix nous prodigue des choses indicibles épanouies au plus profond de nos âmes.

Plus sobrement recueilli encore est cet autre bel ouvrage : *Allocution à la chapelle des confréries de l'église St-Pierre, à Louvain,* où l'on semble entendre en un solennel silence résonner au-dessus des têtes inclinées des fidèles la parole du pasteur.

Voici, sombres et tristes, tenus en une gamme froide de grisaille, *Les Vigiles à la mémoire de St-Charles Borromée,* où circule une atmosphère humide de caverne, et cet autre ouvrage : *Le Christ noir,* à l'église St-Pierre, de Louvain, où semblent frémir encore les terribles accents du « Dies irae »... et les similaires pages : *Coin d'église, Nef d'église, Les Ames solitaires, Job au tombeau, Femmes recueillies,* etc., ayant toutes leurs attraits particuliers et divers.

Il faut classer aussi en cette catégorie les corridors, les cours de couvents et de béguinages pleins d'une mystérieuse quiétude où dans la clarté douteuse et le pesant silence passent de vagues silhouettes blanches : *Un couloir chez les Sœurs hospitalières, L'Officiante, Le Cloître et ses corridors,* encore de très vieilles et caduques maisons désertes aux dallages rouges s'émiettant, aux murailles blanchies à la chaux, rongées par la lèpre des moisissures et suintant l'humidité, où pend parfois et nous effraie, en ce silence, comme une apparition, un vêtement abandonné, comme l'œuvre intitulée : *Le Manteau.....*

E. V.

La Revue Générale,
nº 5, novembre 1903

..... La loi de l'offre et de la demande trouve son application ici aussi, les paysages s'effacent de tous côtés, tellement que pris d'humeur, on n'en veut plus, on s'en déclare excédé, et cependant, après avoir essayé de s'éprendre d'expressions d'art plus compliquées et plus voyantes, on revient vers eux, certain d'y trouver, en tous cas, la simplicité et le naturel.

Il va sans dire que nous n'entendons pas faire allusion à quelques maîtres tels que Frédéric Laermans et, parmi les jeunes, Delaunois, dont l'art suggestif s'est développé progressivement selon une norme logique et personnelle toute spontanée. Pourrait-on même justement faire grief aux deux derniers de ces artistes de paraître sacrifier la virtualité des choses, de déformer parfois celles-ci dans leurs aspects et leurs attitudes pour les rendre plus significatives et les faire participer de l'intensité de leur vision religieuse ou tragique ? de transformer, enfin, la réalité à la ressemblance pathétique du rêve mystique ou du drame humain qui a hanté leur imagination ?

Non, car celle-ci est trop passionnée, trop véhémente pour ne pas imposer l'empreinte de son émotion profonde à tout ce qu'elle touche, afin de le rendre violemment expressif; elle ne pourrait même pas concevoir la parabole plus sombre encore de ces tableaux où les vieux maîtres, comme s'ils avaient voulu manifester l'impassibilité de la nature et l'indifférence du monde devant la souffrance des êtres, font apparaître, dans un étrange et glaçant contraste, les épisodes de la Passion ou les tourments des martyrs au milieu de beaux paysages baignés d'insensible félicité, et parmi lesquels on voit cheminer, insoucieux du spectacle de mort et d'horreur qui s'étale sous leurs yeux, des chevaliers, des marchands ou des campagnards qui s'en vont paisiblement chacun à ses affaires.

ARNOLD GOFFIN.

Kleine Presse, Frankfurt a. M.,
14 November 1906

..... Alfred Delaunois-Brüssel, von dem die dritte Serie stammt, ist ein feinsinniger, aparter Interieurmaler, in dessen Kunst ein geheimnisvolles Milieu in der Art Maeterlinks in die Erscheinung tritt. Mit wenigen Mitteln und tärglichen Farben sind geheimnisvoll' Stimmungen wiedergegeben : stille Höfe, dunkle Gänge, weite Hallen, durch deren geöffnete Türen das Dämmerlicht eines trüben Tages hereinbricht.....

Münchener Zeitung, München,
21 Januar 1907

..... und eine etwas gleichmässige Kollektion des Belgiers Delaunois, der ein geschickter Schilderer des schummerigen, ungewissen Lichts in Kirchen und dunklen Wohnräumen

ist, eines Lichts, das gespenstisch um Säulen, Altäre und Kamine schleicht und geheimnisvolle Dinge mehr verschleiert als enthüllt.....

Bonner Zeitung, Bonn a. Rh.,
6 Januar 1905

Die Belgier im Obernier-Museum

..... Es ist, als redeten diese Lippen die leise Sprache einer fernen Zukunft, die wir kaum schon zu verstehen im Stande sind. Neben diesem rätselhaften Meister interessiert uns ganz besonders noch Alfred Delaunois mit seinen Zauberbildern aus dem Mönchsland und seinen staunenswert kraftvollen *Psychologischen Porträts*. Wie Khnopff geht auch er gern ins Vergangene hinein ; seine Bilder haben aber nicht den Zug ins Spiritistische, sondern ins Romantische. Keiner weiss so wie er den Zauber der stillen Landschaft wiederzugeben, keiner malt die ahnungsvolle Dämmerung so ergreifend, keiner weiss dem weltabgewandten Leben der Beguinen und Mönche so entsprechenden Ausdruck zu geben.....

Bayerischer Kurier, München,
21 September 1909

..... Die Belgier, die wir zuerst aufsuchen, haben nur einen Haupt- und zwei Nebensälchen inne. Schon das Kircheninterieur von Delaunois ist ein tapferer, kerniger Versuch, der freilich nur zur Hälfte ganz gelungen ist.....

Swiat, Warszawa,
1907, nº 41

Sztuka belgijska w Warszawie

. . . . . .

Delaunois : Szereg obrazów, wyobrazajacych wnetrza klasztorne, pelne uroków nastroju : od kolumn swiecacych, od swiatla dalekiego w perspektywie niknacej, od plamy ciemnej habitu.

. . . . . .

Rotterdamsche Courant, Rotterdam,
25 April 1905

. . . . . .

De hechtste heugenis zullen wij houden van de *Portraits psychologiques*, door den Leuvenaar Delaunois gestuurd. Wat een kijk op, wat een kennis van menschen ! De kunstenaar geeft zijne typen, die hij kenschetst als *Le Taciturne, La Citoyenne, L'Aveugle*, en zoo voort, zoowel in teekening als in ets. Wij hebben de etsen het liefst. Welk een genot, het bezichtigen van die twee portefeuilles ! Wat zijn die etsen ook mooi van kleur ! Ze zijn niet, als die van Ensor, na het drukken gekleurd ; het zijn waarlijk gekleurde etsen en van verrassend mooie kleuren en tinten. Doch deze bekoring is slechts bijkomstig bij de waarde als menschuitbeeldingen. Zie den schrijnenden, verdwaasden, verglaasden lach op *l'Homme aux remords*. Zie het breede gezicht, waar alles vast aan is, van den boerschen zwijger. De oude sluwe boerin en de jonge met het goeddomme lachje. Die verrukkelijke hobbezak *La Femme obèse*. En dan den *Sacristain* met de

oogspleetjes boven den knolneus, zóó gegeven, dat zijn hoofd is als een afgehouwen kop — en inderdaad is het een kop om eenmaal te vallen.

Toch is het kras-typeerende niet de voornaamste deugd van deze psychologische studies. Integendeel, het mooie is juist, dat ze zoo krachtig spreken zonder sterke woorden. Zoo *Le Fou*, zoo *De Jezuïet* en de andere geestelijken.

. . . . . .

Le Durendal,
9e année, nº 1, janvier 1904

..... Par la nature de ses procédés, l'aquarelle comme la fresque, est ou devait être un art de premier mouvement : le papier de la première, pas plus que l'enduit sur lequel la seconde étale ses couleurs ne supportent les surcharges et les repentirs. La technique fait de l'aquarelle un art d'allure vive et décidée, d'inspiration spontanée, spécialement adapté à de rapides croquis, à des esquisses notées en quelques taches de couleur saisissantes et caractéristiques ; un art d'improvisation, de caprice, de fantaisie alerte. Mais pratiquée exclusivement par un grand nombre de peintres remarquables, la peinture à l'eau a tendu naturellement à élever ses ambitions, à empiéter de plus en plus sur le domaine de la peinture à l'huile. Y a-t-elle perdu ou gagné ? Question peut-être oiseuse..... N'assistons-nous pas à une sorte de « migration de genres » et les frontières de la prose, de la poésie, voire de la musique, ne tendent-elles pas, sans cesse, à se déplacer.....

Quant à savoir quel procédé est supérieur à l'autre et appartient plutôt au grand art, ce sujet ne pourrait que nous induire à sourire. Meunier nous montre ici une de ces figures de brutalité héroïque, pensive et résignée de Mineur ; Delaunois évoque dans ses cadres l'âme profonde et médi-

tative des nefs et des cloîtres, la suscite devant nous avec toute la majesté de siècles et de douleurs sous laquelle elle n'a pas fléchi à l'ombre émouvante et généreuse de son *Christ noir ;* — qu'importe l'instrument qui a servi à l'artiste à créer la magie de cet art ?

Le conteur florentin Franco Sachetti nous montre le grand Giotto, peignant sur commande les armoires d'un brave bourgeois-gentilhomme ; et le mot redondant de David, qui aurait été ridicule au XIIe siècle, le serait également aujourd'hui ; au surplus, nous avons trop de journaux et il n'y a plus d'histoire mais seulement des faits divers !.....

L'Art et les Artistes, Paris,
janvier 1909

..... Les intenses évocations des béguinages par Delaunois, ses églises extraordinaires subtilités d'impression, déroutant langage de l'atmosphère et de la lumière furtive dans un métier qui poursuit avec science et patience la consistance des choses.....

La Patrie, Paris,
19 mars 1908

..... Je ne reproche qu'une chose aux *Verrières* de cathédrales de M. Lobre, c'est d'être trop sous le regard. Et malgré nous, s'interposent les *Nefs d'église* de l'éminent peintre belge, Alfred Delaunois, aux harmonies éblouissantes et mystiques.....

La Flandre libérale, Gand,
29 septembre 1913

..... Le Salon contient un grand nombre de tableaux d'intérieurs. En Belgique, le maître du genre reste toujours Alfred Delaunois, évocateur grandiose des voûtes austères de nos grandes cathédrales, peintre merveilleux de la vie monastique. Une extraordinaire puissance se déploie dans toutes ses œuvres : paysages ou intérieurs de chapelles ou d'églises. Son envoi à l'Internationale de Gand est très complet et il permet d'apprécier la grande souplesse de son talent de peintre et d'aquafortiste. Des œuvres comme *Chapelles à l'église St-Pierre, Louvain,* ou comme *Prières du soir au Couvent* forment des morceaux d'un style magistral.....

La Fédération Artistique,
22 décembre 1912

Delaunois fait parler le silence ! Il a même donné ce mot comme titre à une de ses œuvres. Peindre le silence ! Est-ce possible ? Eh ! oui, incontestablement, mais il n'est pas donné à tout le monde de résoudre ce problème. Il faut de l'âme ; il faut une subjectivité rayonnante..... Les Delaunois constituent en quelque sorte de la palpable atmosphère d'église ou de cloître. Ils ont aussi un aspect quelque peu enténébré, mais ils parlent le langage de l'âme, font vibrer d'émotion religieuse l'ampleur des nefs ou rayonner de vie intérieure la paix des réfectoires et des vieilles abbayes.

Le Journal de Bruxelles,
30 décembre 1902

M. Alfred Delaunois est devenu un de nos grands artistes, il a eu la gloire de découvrir l'âme de nos églises dont les murs aux plâtres pulvérulents lui ouvrent les abîmes de lumière et d'ombre chers aux mystiques. Comme ceux-ci, il donne aux mots un sens spécial, que l'on trouve déformé dans les titres de ses œuvres ; ainsi s'atteste la vision très spéciale dont il agrandit de plus en plus les étonnantes vibrations.

Le Méphisto, Anvers,
3 décembre 1902

..... Voici un maître. M. Delaunois rend admirablement la sérénité froide et l'austère mysticisme des grandes nefs sonores et vides. Lorsqu'on passe en revue ses toiles, on a l'impression de visiter, au crépuscule, de vieilles églises où sommeillent tant de reliques du passé, où les murs semblent suinter des remembrances séculaires et où les pas, dont le bruit s'amplifie en lointains échos, semblent réveiller d'une longue léthargie, les hiératiques personnages des vitraux multicolores.....

..... M. Delaunois est un maître, pour lequel j'ai la plus haute admiration.....

BILIAL.

Le Petit Journal, Paris,
26 février 1909

..... Le maître Alfred Delaunois peint l'âme des églises.

L'Express, Paris,
26 février 1909

..... Les deux intérieurs de l'église St-Pierre à Louvain ont rencontré ici et auprès de nos artistes un accueil mérité ; tous ont goûté cette lumière verdâtre qui tombe des verrières, ces murs livides, sur lesquels semble flotter une poussière de jour. Tous ont admiré le parti tiré par l'artiste de ses valeurs violentes et son adresse à faire chanter les clartés dans l'ombre.

Dresdener Nachrichten, Dresden,
17 Juli 1909

..... Einzelne belgische Meister, wie A. Delaunois aus Löwen, der eine überaus zarte « Kirchecke » in Maeterlinck-Stimmung bringt, kennt man bereits aus den Ausstellungen des Richterschen Kunstsalons.....

La Semaine littéraire
(Organe littéraire des neuf provinces belges),
n° 13, 18 avril 1908

De tous les peintres belges de l'heure actuelle, M. Alfred Delaunois est un de ceux dont la personnalité est la plus accusée. A vrai dire, depuis une dizaine d'années qu'il expose à la « Libre Esthétique » — son grand tableau *Au Pays monastique* y figurait en 1901 — et ailleurs, il serait difficile de trouver dans son œuvre la moindre influence étrangère, tant dans sa manière de ressentir une émotion d'art que dans sa façon de la traduire. Il est resté personnel avec ses qualités dans les différents genres qu'il a abordés, le paysage, l'inté-

rieur d'églises ou de couvents et le portrait caractéristique : jusqu'à un certain point pourtant, ces genres peuvent se pénétrer dans les manifestations particulières qu'il en a choisies. Peintre souple, d'un métier, parfois un peu recherché, poète mystique, psychologue subtil, il en a tiré tout ce que l'inspiration, le travail et la foi peuvent en tirer. Les environs de Louvain sont pour un sceptique les plus tristes, les plus moroses et désolés qu'il soit donné de voir ; pour un croyant, ils peuvent devenir évocateurs car pour celui-ci, non seulement les monastères et les églises de la ville mais encore le paysage avoisinant avec ses maisons, ses habitants, ses champs, ses arbres, son ciel semblent garder jalousement en cet antique rempart de la croyance catholique, la foi naïve et forte des siècles révolus.

M. Delaunois est un peintre qui aurait pu illustrer les œuvres de Maeterlinck, a-t-on dit très exactement ; c'est un peintre, oui, mais c'est encore un poète : il y a dans les seuls titres de ses tableaux un charme exquis, le charme qu'on éprouve à regarder les tableaux eux-mêmes *Après un chant liturgique, Les Ames solitaires, Le Silence, L'Ame qui monte, Un Nuage qui passe, Les Ombres silencieuses.*

M. Delaunois doit également être un croyant fervent, un mystique à qui la vie de monastère, la vie contemplative surtout, permettant à l'individu de se rapprocher de la divinité à mesure qu'il s'éloigne du monde extérieur, doit paraître la suprême des joies et le repos terrestre espéré. Ses amis, les moines simples ont dû souvent être troublés en voyant que le mystère de leurs églises était rendu d'une manière saisissable par le peintre : peut-être auront-ils pensé qu'un grand artiste sert aussi bien le Dieu qu'ils adorent que ceux qui ne savent que s'agenouiller et prier.

Dans les églises aux voûtes sombres, aux piliers lourds, aux vitraux multicolores que le soleil traverse péniblement et va reproduire dans les tons pâlis, sur les dalles luisantes, règne une atmosphère lourde des fumées de l'encens et des cierges qui se consument : peu d'air, une lumière voilée qui

rend les moines en robes blanches vaguement fantastiques dans l'immensité du chœur. Nul mieux que M. Delaunois n'est parvenu à rendre l'impression que doit ressentir en ces lieux l'être qui pense, nul n'a mieux saisi cette atmosphère spéciale, ni mieux rendu cette couleur uniformément grise, où tous les objets loin de se mêler ont une valeur distincte. Mais, dans chaque tableau d'intérieur il y a lieu de se demander si on ne se trouve pas en présence d'un procédé extrêmement ingénieux d'une apparente sincérité. Non, la sincérité d'un tel peintre ne peut être mise en doute ; il bénéficie, certes, de la poésie de son sujet, mais il la rend avec une âme inspirée et un caractère propre.

Dans les vues du *Pays monastique,* le ciel roule presque toujours de grands nuages noirs de forme étrange : l'âme rêveuse du peintre, calme et recueillie dans les églises, devient tourmentée, échevelée devant la nature. Les paysages sont peints avec fougue, avec frénésie même à larges coups de pinceaux, à pleine pâte. Le contraste violent entre le ciel furieux et le paysage calme et plat est saisissant.....

Voilà pour le poète et le peintre ; le psychologue apparaît dans les études très justement cataloguées *Portraits psychologiques.* Ils sont incisifs et savants comme ceux de Toulouse Lautrée et de Valloton, sans toutefois rappeler aucun de ces maîtres. C'est la partie la plus intéressante de l'œuvre de M. Delaunois, le plus apte et le plus digne de retenir l'attention ; chacun de ces portraits est une œuvre complète et parfaite. Après avoir vu un certain nombre de personnages du même type, il s'est formé par analyses successives une synthèse dans l'esprit du peintre : c'est cette synthèse précise et concise qu'il reproduit sur la toile. L'étude devient dès lors non un portrait mais un caractère avec ses manifestations visibles : nul trait qui ne soit à sa place, nul point qui n'ait sa signification, pas de détails inutiles. Ainsi il nous montre le paysan finaud, le paysan sournois, rusé, dégénéré au crâne obtus, au front bas, aux yeux bridés, soit jeune, soit vieux; plus loin, le moine gai, bon, dont la mine s'éclaire

d'un bienveillant sourire ; le moine fanatique, sectaire, farouche, à qui l'austérité de mœurs et les privations ont donné une tête parcheminée ; le moine doux et simple chez qui la foi se révèle dans les yeux brillants d'enthousiasme ; plus loin, des filles anémiées par le travail des villes ou hâlées et saines grâce au travail des champs... Ces portraits, en vérité, sont des merveilles d'observation vraie, et celui qui les a peints est à la fois un grand peintre et un grand penseur.....

R. D. L. P.

La Belgique littéraire et artistique,
tome XXVI, nº 76, janvier 1912

..... Une belle œuvre, oui, œuvre, *Les Bénédictins psalmodiant dans la nef de l'abbaye du Mont César ?* Les Bénédictins, à leur banc ; la musique résonne. Les personnages joyaux dans leurs habits, parmi les joyaux de la nef, profonde, où les couleurs s'enfoncent dans la succession des pénombres. Œuvre de majesté, de profusion bien ordonnée, somptueuse, sentie tout entière, composition d'une âme accessible à la grandeur et capable d'une émotion longue et mûrie. Tout le contraire de l'impressionnisme ! Une telle œuvre ne se dit pas, on l'admire ! Maturité où brille tout un homme comme dans un fruit mûr brille la beauté concentrée de tout un été.

Ray. Nyst.

La Revue Générale,
48e année, nº 7, 1912

A propos d'une exposition internationale d'art religieux moderne

Les études pour une décoration monastique de M. Alfred Delaunois se classent parmi les œuvres dignes de toute admiration : on voit là des figures de moines d'une grandeur

de lignes étonnante, des visages de religieux, d'une réalité et d'une spiritualité également ardentes et qui semblent détachées de fresques monumentales.

Sentiment et exécution, tout est à applaudir chez M. A. Delaunois.

A. G.

Le Petit Bleu,
15e année, nº 98, 9 avril 1908

..... J'ai dit à différentes reprises l'exceptionnel intérêt que présente l'œuvre de ce peintre à la fois très adroit et très sincère, et qui évoque avec une puissance de sentiment sans égale, l'atmosphère mystérieuse, émouvante et toute saturée de prières que l'on respire dans nos vieilles églises flamandes ; un art si spécial pourrait devenir aisément monotone, et c'est précisément le prodigue de l'art de M. Delaunois que ce renouvellement dont il donne le spectacle. Beaucoup de ses églises se ressemblent assurément, mais elles n'ennuient jamais, tant on sent de la sincérité et de l'émotion chez l'artiste qui les a représentées. M. Delaunois, d'autre part, évoque aussi avec une douceur recueillie, vraiment inimitable, les béguinages, les rues retirées de nos vieilles villes ; il est le poète d'une Flandre mystique dont il raconte à merveille la modeste intimité, et la perfection d'une technique, qui n'est qu'à lui, sert admirablement un sentiment singulièrement original et profond. J'ai vu au moins cinq de ses tableaux où il représente la grasse plaine brabançonne dans son développement mamelonné. On ne peut s'empêcher d'admirer l'effort continu et toujours égal à lui-même d'un des artistes belges les plus intéressants de ce temps-ci.....

Dumont-Wilden.

La Métropole, Anvers,
18e année, 30 octobre 1911

..... Une belle toile de ce genre ne pouvait manquer à cet ensemble. Voici donc : l'*Église St-Pierre à Louvain*, les petites chapelles latérales, qu'éclaire la clarté vibrante des vitraux immenses. Et toutes les choses précieuses assemblées là, sont décrites avec esprit selon leur nature propre et différente. Chaque objet, chaque matière a son aspect particulier et les nuances les plus indéfinies sont saisies par l'œil scrutateur du peintre. Ce sont les vieilles dalles usées sous le pas des générations de fidèles, les marbres des autels polis par l'effleurement des robes et manteaux, les tableaux aux couleurs passées, les candélabres d'or terne et doux, les ornements et statues polychromées aux couleurs éclatantes qu'ont les touchants produits de l'art populaire..... Et l'atmosphère de ces temples séculaires où s'épanchent les odeurs de l'encens et aussi de l'humidité suintant des vieilles pierres, qui l'a rendue plus intensément que M. Delaunois ?

The Studio, Londres,
Vol. 16, nº 71, Feb. 15-99

« Parmi les Belges, il faut citer en première ligne, M. Delaunois dont les intérieurs de l'église St-Pierre donnent une profonde impression de silence et de tristesse..... »

K.

L'Art Moderne,
19 avril 1908

L'art recueilli et profond de Delaunois s'oppose aux extériorités.....

Il regarde « en dedans », épie dans son âme des impres-

sions ressenties dans le silence mystique des cathédrales, dans la paix des béguinages, dans l'austérité des paysages traversés par les frocs blancs ou noirs des religieux. Il n'envisage la peinture que comme le moyen de réaliser sa conception individuelle de l'art ; aussi n'est-il peintre, au sens rigoureux du terme. Avec une pénétration aiguë et un accent personnel, il exprime d'une façon émouvante le caractère des modèles — édifices religieux, physionomies ascétiques, campagnes monastiques — qui excitent sa sensibilité.

. . . . . .

Il était intéressant de préciser en quelques mots son orientation.

. . . . . .

Parmi les plus belles œuvres de M. Delaunois qui sont la confession de toute une vie laborieuse, il faut citer les impressions qu'il recueillit à l'église St-Pierre de Louvain. Nul n'a décrit avec plus d'éloquence la majesté des nefs, l'eurythmie des piliers, le pieux mystère des chapelles où l'odeur de la cire se marie à des parfums d'encens, et dans lesquels il affirme une incontestable maîtrise. Fils spirituel de Xavier Mellery, il a scruté comme lui l'intimité secrète de la nature et en a définitivement fixé l'expression sentimentale.....

Octave Maus,
Directeur de l'*Art Moderne*.

Le Durendal,
10e année, nº 1, janvier 1903

En peinture, la tendance s'affirme à l'art léger et fin — le sourire de la peinture — à se hausser jusqu'à l'ampleur et la généralité de la toile et de l'huile. Au contraire, l'aquarelle débuta, je l'imagine, par se contenter d'être ce qu'en littérature on nomme un « bonheur d'expression ». De nature, elle était délicate, agréable, capricieuse et impromptu.

Arrêtez-vous devant le français La Touche ou le belge

Delaunois, c'est l'art tout entier sérieux, travaillé, résultant d'un patient effort, ambitieux de tout exprimer.....

Parmi ces toutes plus belles choses, exprimera-t-on jamais avec plus de sobre poésie, avec plus de réalisme et de profondeur que Delaunois, l'atmosphère et la vie mystique de l'église.....

Ces œuvres prennent leur valeur dans cette rencontre peu commune de l'émotion la plus sincère et d'un talent à la fois très minutieux et large. La manière de Delaunois s'objective par de la sincérité et une « tenue » constante. Tel crépi d'un vieux mur est traité comme un portrait ; et comme un portrait il exprime la vie, avec ce quelque chose de poignant, de poétique et d'ancien dont notre âme s'émeut à les prêter aux choses... .

G. B.

La Verveine,
3 janvier 1904

Les scènes de la vie monastique, les coins d'ombre et de recueillement d'églises inspirent à Delaunois des œuvres de haute portée et de poésie raffinée. Ce qui nous charme le plus, c'est la recherche continuelle du procédé le plus apte à traduire la beauté spéciale du sujet traité. La preuve en est dans les splendides pages *Vie de Béguine* et ses *Intérieurs d'église St-Pierre*.

La Belgique contemporaine,
tome II, nº 2, septembre 1904

..... L'œuvre la plus remarquable est certainement la série sur St-Pierre, à Louvain, et *Vers les Bourgs*, de la série du *Pays monastique*. Cet artiste a toujours un sentiment dont

la concentration ajoute à la violence ; toujours, dans les images qu'il évoque, il y a quelque chose de poignant et de grand ; mais ici, ces sentiments divers sont évoqués avec une si heureuse puissance d'expression que l'œuvre devient une « Œuvre ». Les grandes lignes synthétiques du paysage, les mouvements du ciel et des nuages, la distribution de la lumière prennent une valeur telle qu'ils émeuvent et qu'ils expriment. Il est à souhaiter que cette série soit acquise tout entière de telle sorte que ses différentes parties ne soient point dispersées. Elle constitue une belle affirmation d'un artiste très grand.....

R. Pettruci.

Le Thyrse,
nº 6, novembre 1904

..... et nous aimons l'artiste moderne d'avoir compris cette laborieuse piété, d'en avoir pénétré le sens décoratif, dont la mysticité ne serait bien rendue que par Delaunois.....

L'Expansion Belge,
Septième année, nº 4, avril 1914

ALFRED-N. DELAUNOIS

. . . . . .

On sait que Delaunois est un peintre d'esprit et de tendance mystiques. Établi à Louvain, dans cette ville foncièrement religieuse par tous les souvenirs qui y subsistent du passé, imprégnée de monasticité jusqu'en ses environs émaillés de couvents, jusqu'en ses campagnes où la terre a des ondulations aux lignes archaïques et immuables, le peintre a essayé de traduire dans ses tableaux cette atmosphère spéciale qui permet des effets curieux et impression-

nants. On le sait. On sait aussi qu'il a peint de nombreux intérieurs d'églises, morceaux très prisés, fort admirés, dans lesquels la plupart des esthètes apprécient le meilleur de son talent. On connaît, en outre, ses belles séries de « portraits psychologiques », exposées dans tous les salons de peinture, ses dessins d'un trait original et saisissant, ses eaux-fortes colorées, puissamment mordues. Quelques-uns même consentent à attribuer à Alfred Delaunois les mérites d'un paysagiste remarquable. Les multiples panneaux de cet immense panorama que le peintre a fixé dans ses « paysages monastiques » n'ont échappé à personne. On reconnaît à Delaunois du métier, de l'observation, de l'émotion, de la sincérité, de la conscience et du goût.

Est-ce bien connaître le peintre que de l'apprécier ainsi ? Ces qualités, émotion, goût, conscience, c'est le moins qu'on les rencontre chez un artiste digne de ce nom. Cela ne suffit pas. Ce n'est pas assez, en tous cas, lorsqu'il s'agit d'un peintre tel qu'Alfred Delaunois. Il y a mieux que cela dans son œuvre ; il y a aussi autre chose que l'on n'a pas vu, que l'on n'a pas dit assurément, et qu'il importe de mettre en lumière, afin de déterminer la véritable physionomie de cette œuvre.

Cette chose qui ne s'aperçoit pas tout de suite chez Delaunois, qu'il faut savoir découvrir, mais qui constitue cependant le fond de son art, y est exprimée par ce triple caractère : grandeur humaine, forme large et élevée, tendance à la généralisation par l'exclusion complète d'éléments pittoresques ou simplement curieux.

Ne sont-ce pas les caractéristiques mêmes de la grande peinture ? Et un peintre qui posséderait cette puissance et cette élévation, ne serait-il pas capable de suivre les traces de ses devanciers illustres, dont les ouvrages ornent les temples et les palais ?

Tout, dans l'œuvre d'Alfred Delaunois, trahit ce besoin d'élévation, qui fait que du sujet le plus ordinaire, du modèle le plus modeste, le peintre sait tirer des effets puissants de

forte humanité. N'est-il pas de bonne race d'ailleurs, Gantois d'authentique souche ? N'a-t-il pas été à bonne école ? Qui ne sait que Delaunois fut l'élève de prédilection du grand Constantin Meunier ? Celui-ci aimait son disciple comme l'on aime un initié de la première heure ; Delaunois partageait la vie intime de l'atelier, c'est à lui que Meunier confiait ses joies et ses doutes. Le jeune peintre fut de bonne heure imprégné de l'enseignement du maître, fait exclusivement d'exemple et de bonnes paroles, et non pas de formules ou de préceptes plus ou moins neufs. Comment s'étonner, dès lors, que l'élève d'une telle personnalité se soit tout de suite orienté vers le cœur même de la vie ?

Ainsi donc, à ce goût des mysticités qui était en lui et qu'il fortifiait chaque jour par le spectacle de la ville monastique, Alfred Delaunois joignait cette qualité essentielle que Meunier sut lui enseigner : la méditation de la vie, son étude approfondie et patiente. A ce prix seul, l'œuvre mérite de vivre elle-même.

Nous verrons quelle évolution a suivie cet artiste remarquable et pathétique, comment son œuvre a su s'élever par une progression continue. Disons tout de suite que Delaunois n'est pas un de ces artistes spontanés et inégaux, qui attendent l'inspiration pour se mettre au travail. Son labeur est quotidien et ininterrompu. Il s'attache au travail comme l'artisan d'un métier humain et utile, et ne se repose que le dimanche, pareil à ces primitifs qui s'astreignaient à des tâches anonymes, pareil aux membres de ces gildes qui furent célèbres à Louvain, dont il subsiste encore des vestiges, dont l'influence perdure, et qui fêtaient une fois la semaine, par un repos cordial, le labeur de six jours bien remplis.

C'est grâce à cette activité sans défaillance que Delaunois, jeune encore, a su produire une œuvre déjà considérable, la plus significative certes parmi celles des artistes de sa génération.

III

Examinons maintenant quelle fut l'évolution de cette œuvre, et comment se développa la personnalité de l'artiste depuis sa sortie de l'atelier Meunier. Pour cela, nous nous en tiendrons au triple point de vue formulé plus haut : signification humaine de l'œuvre, élévation de la forme, faculté de généralisation dans l'émotivité.

Et tout d'abord, il importe de considérer une partie de sa production qui passe pour la plus remarquable : les intérieurs d'églises. Alfred Delaunois, pénétré de la religiosité du milieu, était tout naturellement appelé à traduire ce qui constitue le plus grave et le plus bel aspect du passé religieux. Il fut à cette époque un véritable initiateur dans ce genre depuis longtemps abandonné, où quelques peintres hollandais, naguère, surent exceller. Louvain possède des églises de grand style, romanes et gothiques. Tout de suite, dès ses débuts, Alfred Delaunois s'appliqua à exprimer l'élévation de ce travail humain, sa beauté solide défiant le temps. Ses intérieurs sont largement établis ; les nefs se dessinent avec leurs sveltes arêtes, les murs ont des patines superbes, les vitraux éclatent de tons profonds, et dans la lumière tamisée qui plane autour des objets du culte, circule une musicalité dont tout est imprégné. Avec amour l'artiste s'est attaché aux détails émouvants, les chœurs où brillent sourdement les cuivres des chandeliers et des lampes, les statues de pierre et de marbre, les étoffes précieuses des autels et des vêtements sacerdotaux.

C'était parfait, d'une grandeur véritable. Mais l'artiste ne se tint pas longtemps à ces aspects extérieurs des choses. A mesure qu'il pénétrait plus profondément l'âme religieuse, il se mit à traduire un autre élément de mysticité, qu'il avait négligé jusque-là. Il peignit dès lors moins les formes que l'atmosphère où elles baignent.

Ses intérieurs s'imprécisèrent, mais s'élargirent à mesure jusqu'à former d'immenses synthèses, de vibrantes expressions du silence religieux de l'âme. Il y peignit des figures qui ajoutèrent à ces intérieurs une émotion humaine ; le tout s'enveloppa de cette atmosphère d'encens et de musique en quoi réside et perdure l'émotion monastique, le mystère des anciens rites et des extases mystiques.

De même dans ses « portraits psychologiques ». Les premiers qu'il exposa trahissaient un souci du caractère, qui, à certains moments, frisait même le pittoresque. C'était vers les physionomies de brutes humaines que s'orientaient alors les préférences de l'artiste. Dégénérés, malades, vicieux et malfaisants, tels étaient les sujets dont le dessinateur fixait les traits saisissants dans ses eaux-fortes, gravées à coups de burin durs et impitoyables, dans ses dessins rehaussés de tons louches et troublants. Mais Delaunois sentit vite l'insuffisance de cette vision. Son dessin se modifia rapidement, prit une direction plus claire, se simplifia à mesure que l'artiste observait la vie d'un point de vue plus élevé. Tandis qu'auparavant il tâchait d'exprimer sans ménagement la mentalité fruste de ses personnages, il tendit de plus en plus à s'exprimer soi-même dans ceux-ci, à prêter à des physionomies déterminées sa vision personnelle et à y étaler sa conception élargie de l'humanité.

C'est ainsi que Delaunois en vint à tracer ces portraits, où la ligne continue, une simple silhouette, parvient à donner à la physionomie tout son caractère et toute sa signification intime.

Mais c'est dans sa conception du paysage qu'Alfred Delaunois s'est manifesté le mieux, qu'il s'est exprimé avec le plus de force et de vérité. En général, on connaît moins bien, ou plutôt on n'a pas voulu considérer comme elle le méritait, chez nous du moins, cette partie considérable de l'œuvre du peintre. Delaunois est un paysagiste étonnant, et il a donné, dans ses interprétations de la nature, une note nouvelle. Notre pays est celui des peintres de la nature ; le

paysage tient une place prépondérante dans l'histoire contemporaine de l'art flamand et wallon. Parmi des maîtres à tendances différentes, tels que Claus, Van Rysselberghe, Heymans, Delaunois occupe une place de premier plan ; il a inventé chez nous le paysage monastique, imprégné de mysticité, et cela non pas à la manière des primitifs, dont quelques peintres s'obstinent encore à rechercher la sensibilité perdue, non pas non plus à la manière de certains artistes idéalistes, faussement inspirés, ni comme certains paysagistes français, tel Cottet, qui n'ont pas su incorporer leur âme mystique au paysage, mais d'une façon plus adéquate, plus juste, toute originale, qui émane moins de la pensée du peintre que de ses émotions intimes. Chez Delaunois, c'est le paysage qui fut la préoccupation des débuts. Et tout de suite, on s'aperçoit du point de vue supérieur où l'artiste se place. Son grand paysage intitulé *Jours orageux*, qui fut dans l'évolution du peintre une œuvre capitale, marque déjà la volonté d'exprimer un ensemble, de créer une synthèse. C'est de la peinture de grand style, largement décorative. On y sent de plus une passion de vérité admirable ; de même qu'en ses autres toiles des débuts, Delaunois va droit au sujet et ne fait grâce d'aucune de ses impulsions les plus intimes. Mais combien la série des « paysages monastiques » subséquents ne se montrera-t-elle pas plus saisissante encore ! Delaunois a voulu peindre toute une contrée ; il l'a observée comme on observe les hommes, avec cette même vision pénétrante. Un arbre est pour lui émouvant comme un visage. La terre a une âme ; les vents passent sur la nature comme les passions fouettent l'humanité. Les variations de l'atmosphère, notées en leurs moindres aspects, sont comme les volte-face et les changements des sentiments humains. Oui, Delaunois a véritablement *humanisé* le paysage ; et c'est la grandeur et la puissance de cet art que d'avoir su imprimer à la nature cette double vitalité : la sienne propre et celle de l'homme qui s'y incorpore par le travail journalier et par la contemplation !...

Aussi, que des figures humaines se mêlent aux choses de la nature, rien de plus simple chez Delaunois. Mais, si le peintre a su marquer dans la terre la trace du labeur quotidien, il est rare qu'il représente ses personnages au travail. Il les situe, à l'exemple des arbres, avec un caractère d'éternité, dans le silence, en contemplation et en méditation. Et, en cela encore, on peut voir la manifestation d'une pensée large, d'une haute vision, d'une puissante personnalité.

Comme on le voit, l'œuvre d'Alfred Delaunois, dans chacune de ses parties, a suivi la même évolution lente et sereine vers la pure et humaine beauté. Dans ses dernières productions, nous assistons à une belle et large fusion de tous ces éléments s'opérant dans une direction plus haute encore. Tout cet acquis, Delaunois le met en œuvre pour exprimer la beauté des offices monastiques et des physionomies des moines, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus émouvant. On a vu, dans ses dernières expositions, ces fragments imposants où Delaunois représente les moines officiant, les moines chez eux, ou simplement de ces durs et ascétiques visages qui ont pris dans l'atmosphère des cloîtres une expression saisissante. Têtes ardentes, cerveaux solides, masques puissants, d'un autre âge, que Verhaeren a si bien chantés dans ses *Moines*. Mais ici encore, Delaunois a cherché la forme supérieure, exempte de pittoresque, qui donne à ces physionomies une valeur à la fois très humaine et bien mystique. Sous la splendeur des chapes et le lin blanc des surplis, on sent des âmes d'ascètes, des corps disciplinés ; et cependant ces personnages sont en connexion parfaite avec la nature où ils vivent, parce que la terre a bu pendant de longs siècles la rosée mystique des rites religieux.

IV

Il importe de dire pour finir quelle place Alfred Delaunois occupe dans notre art, dans l'art contemporain en général.

Cette place est des plus enviable. Il appartient à cette catégorie d'artistes, si rares aujourd'hui, qui ont ressaisi la véritable tradition de la grande peinture. Comme Maurice Denis, en France, Alfred Delaunois est chez nous l'artiste le mieux doué pour bâtir de ces grandes œuvres en quoi se retrouvent l'esprit et la puissance des anciens maîtres. Avec une âme bien moderne, mais personnelle, imprégnée de la beauté de sa race, avec ce sens du mystère qui est une des caractéristiques de l'esprit flamand, le peintre du *Pays monastique* était prédestiné pour bâtir une œuvre particulièrement vivante et forte. S'il n'a pas eu, jusqu'ici, l'occasion de se manifester comme il le pourrait, parce que le goût de la grande peinture décline, parce qu'on ne fait plus appel aux véritables artistes, aux esprits indépendants, pour décorer les palais et les temples, toute son œuvre néanmoins témoigne d'une volonté de grandeur et d'élévation. Ses paysages, aussi bien que ses portraits et ses intérieurs d'églises, sont des fragments d'une œuvre d'ensemble possible ; ce sont des morceaux de fresques qui ont l'allure, souvent, des plus belles compositions des maîtres du passé.

Delaunois, par son labeur incessant, par la pénétration de sa vision, par la force et la vérité de l'expression et la beauté saisissante de la forme, s'avère comme une sorte de Masaccio moderne, à qui la frivolité et l'incompréhension du siècle ont refusé jusqu'ici l'occasion de se réaliser avec toute l'ampleur de ses moyens.

FRANZ HELLENS.

POSADA
art-books
Rue de la Madeleine 27
1000 Brussels · 02/511 08 34

92-B4446

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00050 3280

Photos
Firme J. Van Grinderbeek, Louvain.